

# **UNE VIE DE MER ...**

Georges PIANA

## Préface

En toute modestie, et d'un vécu parsemé d'improbabilité, ce livre se veut autobiographique, relate un mariage humain avec l'eau, qu'elle soit salée ou douce, et ce depuis le plus jeune âge à plus âgé. Pour ce faire, tous les supports matériels ont été utilisés, même si tout n'a pas été souhaité.

En effet, mon tempérament était plutôt artistique, avec un penchant pour les grands espaces, l'eau et l'air. Malgré tous les efforts déployés, le niveau d'études n'était pas au rendez-vous, en étant pourtant passé par une « école de pédagogie appliquée » pour ce faire. La « dérive » a été inévitable, comme tout un chacun dans ces cas-là, vers la technique, qui a émaillé cette vie aquatique pourtant empreinte de romantisme, de nature, et d'idéologie.

Le récit qui s'ensuit ne me paraît pas banal et me semble-t-il, sortir des sentiers battus, dans le fait qu'il fait état d'une vie, touche à tout dans l'élément liquide aussi bien en ce qui concerne les loisirs que l'activité professionnelle.

Comme beaucoup de touche-à-tout, une grande partie est restée inachevée, par définition, écourtée, afin de pouvoir faire le tour du domaine aquatique, créatif et technique de façon aussi objective que possible.

Pratiquement tout a été exploré, sans vraiment se concrétiser, à une époque charnière où tout était à découvrir, se bousculait et ne permettait pas de tout approfondir, au regard de l'appétit qui m'habitait. C'était je crois le prix à payer, pour déboucher sur une expérience non négligeable que je raconte dans ce pseudo-livre de façon romancée, dédié aux personnes absentes de cet « univers » en espérant leur apporter une bouffée d'air marin, d'un autre temps sur un autre bord de mer à l'état d'origine vierge et enfin passer le relais...

## 1<sup>er</sup> chapitre

Je me souviens que dans ma petite enfance, j'ai commencé à connaître les grands espaces intérieurs de la faune et de la flore à Septème les Vallons entre Tubier et la Gavotte. Sur plusieurs hectares, il y avait trois fermes dont celle de mon oncle Louis appelé « Loulou » et ma tante « Titine », Celestine Rougier, et ma grand-mère Gouyrand. Ils prêtaient pour les vacances une dépendance de la ferme à mes parents qui me confiaient à ces derniers. La vie de mon oncle et de ma tante était fruste, leur campagne se composait de plusieurs hectares de culture de vignes, de potager, d'arbres fruitiers accompagnés d'animaux, une mule, des cochons, qui habitaient dans une remise, un chien de garde « Dick », des chats, des poules, des lapins, des canards et des pintades. La vie était dure, cela se reportait sur le traitement des animaux que l'on pourrait considérer maintenant comme très violent. Les lapins étaient écorchés de leur fourrure, que ma tante Titine lançait contre le mur de la remise pour que la peau se colle et qu'elle sèche. Un canard s'échappa avec la tête coupée sur l'aire à proximité une fois.

La pintade était pendue à la branche du figuier et éventuellement réanimée par ma tante par une respiration artificielle buccale, lorsque la voisine criait de sa ferme éloignée que les invités avaient décommandé. En revanche, l'exploitation animale à outrance n'existait pas. On mangeait du poulet que le dimanche, éventuellement du lapin de la pintade et du canard pour les jours de fête et les mariages. J'ai souvenir qu'une seule pièce était chauffée par une cuisinière à boulets de charbon, la « cuisine ». Dans les chambres, on entrait dans le lit glacé, et il ne fallait pas sortir de l'emplacement chauffé par le corps. Les toilettes étaient matérialisées par un seau hygiénique. Quant aux toilettes normales, elles se trouvaient sur l'aire, une cabane en planche avec un trou. Le « reste » allait nourrir l'agriculture avec le fumier des animaux. Ma

tante Titine me lavait à l'extérieur dans le lavoir, avec l'eau du puit, l'été, et l'hiver la même chose mais dans une bassine, avec de l'eau chauffée par la cuisinière.

Mon oncle diversifiait ses travaux de paysan dans les fermes environnantes, les propriétés Durbec et la Rouvière, avec le château Aubert, où il y avait un grand bassin où cela à commencé de façon embryonnaire à faire flotter de petits bateaux en écorce de pins parmi les carpes. Lorsque l'on rentrait avec la charrette et la mule, les sabots claquaient sur les pierres du chemin. Ma tante Titine donnait de la « repasse » à manger aux cochons et on me retrouvait quelques fois en train de manger dans l'auge en adéquation avec les animaux. Et elle me disait en colère une expression dont je n'ai jamais su ce qu'elle ça signifie : « tu me casses les valentins Guillot ».

Également, quand mon oncle labourait, il envoyait des petites mottes de terre sur la croupe de la mule en disant des jurons en patois « coquin de sort », « coquin de bon Dieu ». C'était une époque très dure pour tout le monde, simplement une dizaine d'années environ après la deuxième guerre mondiale, que d'ailleurs mon oncle avait faite, ainsi que mon grand-père Lieutard (1914-1918). Mais en revanche une grande liberté tout court, la liberté de décision régnait, sans aucune contrainte si ce n'est, celle de vivre !

Tout a commencé véritablement par hasard à la suite d'un accident au lycée Périer lors de l'appel dans la cour. La camionnette de livraison, en reculant, a heurté une de mes jambes, je n'ai rien dit à mes parents, le coup a travaillé. Il s'en est suivi une paralysie de la jambe dénommée « ostéomyélite » (pourrissement de l'os). Après hospitalisation et traitement, le médecin a dit à mon père qu'il fallait l'ensabler dans du sable marin et ce, pendant longtemps.

Mon père a donc prospecté afin de trouver un cabanon au bord de la mer. À cette époque, il n'y avait que des gens aisés qui possédaient un cabanon.

À la suite de la connaissance par son travail, du maire de Martigues, celui-ci, à la demande de mon père, lui proposa un blockhaus allemand datant de la guerre de 39 à l'abandon, avec un terrain en bord de mer situé à Tamaris.

À la découverte du regard, le blockhaus se situait sur une bute. Plateau couronnée de petites falaises, dont les tombants se brisent et s'immergent, constituant ainsi un fond de rochers enchevêtrés. Ces derniers forment également un petit îlot la « RAGNON » à quelques encablures plein sud de la crique de Tamaris. Il y a une vue semi circulaire imprenable et le phare de PLANIER qui illumine le tout. À l'horizon, la vision était féérique pour un gosse de 8-9 ans, d'une nature complètement vierge à l'état sauvage.

Cependant, il a fallu aménager le blockhaus en cabanon et son espace destiné au déplacement de la DCA, en espace de vie, qui était alors aux quatre vents. L'espace « déplacement » sera la cuisine et la salle à manger, la chambre de munitions, et ses alvéoles serviront de chambres et de placard de rangements.



En outre, il n'y a aucun accès. Pour ce faire, des marches seront creusées dans la terre avec des planches de soutien également, des « bancaous » seront aménagés, supportant des plantes de bord de mer. Tamaris, langue de belle-mère, et des fleurs, soucis, etc. Le tout par le soin de mon grand-père, pour être tout à fait complet à la situation de l'environnement, le pied de la butte se compose d'un grand terre-plein lui-même bordé d'un parapet en terre, surplombant une dalle de rochers plats, qui pénètrent en mourant dans la mer, surnommé dans le jargon « seccan » sur le terre-plein, la nature a déposé des bosquets de pins, couchés par le vent marin faisant office d'abris pour les enfants ou campeurs sauvages. En toile de fond se trouve la calanque des douaniers, son appellation venant du trafic de cigarettes par la mer.

Pendant l'agencement et la remise en état du cabanon Blockhaus, mes parents plantèrent la tente dans la petite pinède rasante de la plage de Ste Croix, pour que l'on puisse aller à la plage les week-ends, pour mon traitement médical d'ensablement de la jambe. La configuration de l'environnement de la plage de Ste Croix est la même que décrite précédemment mais cette fois-ci, dans l'ouest de la crique de Tamaris, portant le nom de « jardin de Madame ». L'accès à cette petite plage de Ste Croix se fait par un sentier sablonneux qui serpente entre les « tombants » fracturés en divers rochers éparpillés. Lorsque l'on accède sur la plage elle-même, on constate que le sable est naturel, extrêmement pur, très peu foulé, le bord de mer « au courant d'une onde pure » (La Fontaine).

J'ai commencé à y passer le week-end en faisant mon enfouissement de la jambe dans le sable, c'est mon père qui me portait sur la plage, en compagnie de ma mère, puis il prenait avec sa 4CV Renault, la petite route qui menait à Tamaris, afin de continuer les travaux. J'ai passé par intermittence tout l'été 1955 à Ste Croix, sur la plage avec vue sur l'horizon, notamment sur le phare de cap couronne, « ventilé par la Lagarde ». À la fin de l'automne les travaux

étaient bien avancés dans l'agencement, notamment l'accès au block-cabanon, nous pouvions y aller les vacances d'hiver puisque mon état de santé s'était bien amélioré. Je pouvais marcher sans médication. Le «traitement» d'environ un an avait permis de recouvrer les deux cm manquant de la jambe. Occasionné par la maladie : l'intégration de l'école Timon David. À Notre Dame de la Viste, en pension complète, ne permettant pas que j'y aille le week-end. Cela pouvait être perçu comme une punition... Mais c'était plutôt pour réussir l'entrée en 6<sup>ème</sup> au lycée Périer, car les études avaient été plutôt déçues !

Enfin, pendant les vacances, j'ai pu commencer à me familiariser et gambader le long de cette bande de littoral s'étendant de la calanque des Douaniers bordée du grand Vala, jusqu'à la plage de Ste Croix en passant par la crique de Tamaris. Les deux plateaux au bord de la falaise décrits précédemment se prêtaient à ça. Une nature totalement vierge avec le bruit des vagues qui se bouscuaient sur les rochers effondrés, les embruns salés envahissant l'atmosphère. Dans les buissons de romarins se cachaient quelques fois des « perdreaux », des lapins, dont certains même à l'époque, étaient atteints de la myxomatose. Paradoxalement, on pouvait tomber sur des tranchées partiellement envahies par la végétation dont émergeaient de vieux rouleaux de fil de fer barbelé rouillés, vestiges de la Seconde Guerre Mondiale. Il fallait faire attention car ces endroits pouvaient éventuellement pas être déminés, on en aura un triste exemple par la suite. Arrivé au bout du premier plateau, on descendait par un petit sentier de terre sur un endroit de roches plates qui bordaient la côte gauche de la crique de Tamaris, qui portait à un endroit le nom de baignoire, c'était une anfractuosité en forme de grande baignoire, avec un fond sablonneux et un petit promontoire pour plonger.

En continuant le petit sentier qui contournait en bord de mer le mur de la campagne roure, on atterrissait sur la petite route de Tamaris, bordée d'un infime talus, se terminant par un « bancaou »

de

varec (posidonie morte). Tout le long jusqu'à la maison de Gaston dont je parlerai plus tard, sur la droite de la crique, la disposition était identique à celle de la butte sur laquelle se situait le block-cabanon allemand, un sécan de roche plate débouchant sur des tombants brisés en roches surplombé du petit sentier escarpé qui donnait accès au plateau, plutôt sans « vestiges » de la seconde Guerre Mondiale, à l'issue duquel se trouvait la plage de Ste Croix. La vue est magnifique, on voit notamment les bouées de Carro et la plage du Verdon.

## 2<sup>ème</sup> chapitre

Voilà les divers espaces où j'ai passé une partie de ma vie qui a déclenché l'amour de la mer tout simplement. Une parenthèse de nature m'a amené à délaisser momentanément cette dernière, puisqu'isolé à l'école Timon David à Notre Dame à la Viste. C'est mon oncle et ma tante qui avaient la ferme à Tubier à côté de Septèmes-les-Vallons qui venaient me chercher avec le car. J'y ai passé quelques vacances et week-end. C'était un lieu complètement sauvage où il y avait que trois fermes avec des espaces de vignes et de culture, d'arbres fruitiers, entouré de pinèdes avec une vue imprenable sur plan de campagne, qui était complètement vierge de « grande surface ».

Dans ces pinèdes, tout gosse, je chassais avec le 9 mm de mon oncle car c'était une époque où les gens vivaient chichement, et on chassait pour améliorer l'ordinaire. Lorsque j'allais me promener sur les chemins de traverse avec le « filet » à provisions à l'épicerie de Tubier ou de Gavotte, je partais avec mon lance-pierres fabriqué d'une fourche d'arbre sur laquelle je fixais des lanières de caoutchouc, une vieille chambre à air, entre les deux étaient fixés une grosse rondelle de cuir de vieilles chaussures où se logeait la pierre. Tout au long du trajet je chassais les petits lézards, qui se soleillaient à la sortie des goulottes des divers murs d'enceinte, également de gros lézards verts agressifs étaient sur ces derniers, leur gorge entrouverte étant rose. Je mettais également des pièges pour les grives au moyen d'aludes (fourmis volantes). « Hors commissions » je mettais de la glu au sommet des arbres.

Au fil du temps, les relations de mes parents avec mon oncle et ma tante se sont dégradées. En effet, ces derniers gardaient les enfants afin d'améliorer l'ordinaire. À la longue, mon oncle a tissé des liens avec un petit garçon qu'il gardait « le petit Gérard » qu'il a adopté par la suite, puisqu'il n'avait pas d'enfant avec ma tante. Dans l'esprit

de mes parents, à tort ou à raison, le « petit Gérard » était devenu l'héritier de la campagne ...

L'oncle ne prêtait plus la dépendance à mes parents, il la louait à la famille Savelli qui avait deux enfants, Gérard et Annie. L'appellation de « petit Gérard » était pour différencier les « Gérard ».

Ils m'ont tenu compagnie les derniers temps. Pour le dernier Noël, le Père supérieur de Timon David avait organisé un concours de crèche, mon oncle, l'avait quand même fait. Je m'y rendais de moins en moins. On ne prenait plus le frais sous la tonnelle sur la terrasse. L'année d'après, j'ai intégré le block-cabanon à Tamaris.

Effectivement, on ne pouvait pas prendre le frais sur la terrasse, mais en contrepartie à l'intérieur du block-cabanon, il y avait une température très fraîche, type cave, il faut dire que les murs et le plafond faisaient deux mètres d'épaisseur. Par contre, il n'y avait pas de puits, ni de citerne dans le block-cabanon, on ne pouvait pas boire librement à même le sceau ou le puit l'eau fraîche, comme à Septème-les-Vallons, et encore moins dans les hectares environnant désertiques battus par les vents marins. En définitive, on se trimballait des jerricans d'eau douce d'une prise d'eau, qu'il y avait à Tamaris. Pour ensuite la transvaser dans une caisse à eau, qui était sur la dalle du block-cabanon et qui alimentait un robinet au-dessus de l'évier.

Mon grand-père et mon père ont finalement fait la terrasse en se servant de l'eau de mer à proximité, et mon grand-père a planté la vigne vierge. J'ai commencé à vadrouiller de droite et de gauche dans l'immense environnement cité dans mon 1<sup>er</sup> chapitre

J'ai rencontré notamment Gaston Vérandi dans la crique de Tamaris, qui a commencé à me raconter des histoires du coin et à me mettre le pied à l'étrier.

Le milieu naturel était sauvage et les autochtones lui ressemblaient, Gaston et sa mère avaient une petite maisonnette au bord de la crique et un petit bar de l'autre côté de la route. Derrière

le bar, il y avait un pseudo camping avec une vieille carcasse de car sur des caïrons qui servaient de « mobile-home » qui appartenait (dixit Gaston) à la « mère Lascol ». Gaston roulait dans une vieille camionnette Citroën B14, de 1930. Il me faisait faire des tours dans les environs. Au bord de la crique, il y avait ce que l'on appelle en jargon des estacades avec quelques vieux bateaux qui étaient mis au sec, le reste du temps ils étaient mouillés dans la crique. Gaston qui avait connu l'invasion allemande du coin, puisqu'il avait été résistant, avait perdu une main en sautant sur une mine et m'avait d'ailleurs dit d'être prudent car il pouvait rester dans la garrigue de vieux obus et peut-être des mines. Il fallait s'éloigner des vieux fils de fer barbelés et surtout de ne pas prendre les asperges sauvages près de ces fils car en les arrachant, cela pouvait tirer sur un détonateur. Après la guerre, Gaston s'était installé dans la crique et avait édifié son habitation et le bar. Il possédait une petite embarcation de type « bête » avec laquelle il faisait la pêche professionnelle. Un jour, je l'ai vu en train de passer du goudron chaud (brai) sur la carène de la bête. Un feu de bois était allumé à proximité avec un pot de brai bouillant, je lui ai dit : « que fais-tu » ?

Il me répondit : « je bouche tous les trous de tarré » (vers de planches), ça te dit de venir avec moi à Sausset, pour remplir toutes les nourrices d'essence Dédouané ? » Ça m'a un peu apeuré, mais j'y suis allé quand même. C'était ma première croisière ! Je ne savais pas ce qui m'attendait. Dès le surlendemain, le temps le permettant, nous partîmes, la bête pleine de nourrices, propulsée par l'ancienne mécanique de la Citroën B14, y compris le radiateur, et son ventilateur de refroidissement, « montage » maison Gaston.

Nous arrivâmes péniblement par calme plat, heureusement, à Sausset. À la pompe à essence de l'époque manuelle, il remplit tous les jerricans, je voyais la bête s'enfoncer à vue d'œil, je fis part de mon inquiétude à Gaston qui me répondit « t'inquiète pas elle en a

vu d'autres » le B14 vrombit et nous voilà hors du port de Sausset, cap sur la Ragnon, (îlot de Tamaris). Gaston enlevait l'eau avec une écope, l'eau qui sortait des planches de la bête, je n'en voyais plus la fin ! Finalement, je vis l'entrée de la crique de Tamaris, et éprouvai un sacré soulagement ce qui, avec l'été venant, me servit de leçon.

Je retournais à Ste Croix avec ma grand-mère et je « m'appris » à nager, parce que l'usage à l'époque était d'apprendre succinctement les mouvements de la grenouille puis, de se faire jeter vivement dans l'eau, en espérant que l'effet de surprise et l'instinct de survie, permette de se maintenir à la surface. En ce qui me concerne j'ai préféré faire des allers-retours au bord de la plage dans trente centimètres d'eau afin que le torse et le ventre touchent le sable. À force d'obstination, au bout d'un mois, j'ai pris le risque d'aller où je n'avais pas pied. Le miracle a eu lieu, je nageais !

J'ai fait la même opération pour le crawl, cela a été un peu plus long, mais ça m'a également réussi, ce que l'on appelle plutôt en Provence « la palade ». De ce jour, j'ai pu commencer à faire la pêche sous-marine au bord des roches plates devant le block-cabanon.

À ce moment-là, mon père m'acheta un masque de l'époque rudimentaire « sans pince-nez »; il faut dire que je n'en n'étais pas là, il y avait toujours un résidu d'eau au fond du masque. Les autochtones, eux, faisaient les oursins avec un sceau dont ils avaient remplacé le fond par une vitre et s'en servaient de masque du bord de la barque, mon grand-père me fabriqua un harpon avec les moyens du bord, un bambou pour faire le support, un pistolet eurêka dont il avait enlevé le ressort, de fléchette et une baleine de parapluie qui servait de flèche, une grosse rondelle de caoutchouc de chambre à air de camion, servait de lanceur.

Le problème c'était le poisson. Étant transpercé, il fallait tenir les deux bouts de la baleine pour ne pas qu'il s'enfuit, ça leur laissait une chance. Je chassais ainsi pendant des mois, dans les anfractuosités des tombants brisés entre les rochers plats et la Ragnon.

La faune et la flore y étaient également à l'état naturel : Rascasse, Gobi, Bavarelle, Lucrèce, Roucaou, Gari, Poulpes à profusion, Seiches, Girelles royales, Fiela, Moustelle, etc.

Le tout entouré de posidonie, corail, gorgone, oursins, orties de différentes sortes, hippocampes, limaces de mer, petits ormeaux à coquille nacrée, dattes, la limite des eaux était matérialisé au « sèche mouille » par des « biéous » (escargots de mer), arapèdes et moules de roches. En lisière, de grandes algues marron, genre branche de sapinette ondulaient avec le courant, une faune d'alevins se développait à l'intérieur.

Ma modeste pêche de rascasse, lucrèce, gros gabi, bavarelle, poulpe, seiche etc améliorerait en grande partie notre alimentation à ma grand-mère et à moi. Elle cuisinait le poisson divinement, le poulpe en salade, la seiche à l'ail et au persil, mini bouillabaisse et soupe de poisson. Les poissons et autres étaient nettoyés à même la roche et dans les conques en (fractuosité contenant de l'eau de mer), au bord des roches plates, et ainsi les déchets alimentaient d'autres petits poissons et crustacés type fiopellan (crabe velu).

Cela m'a amené à une réflexion sur la vie des animaux marins qui nous nourrissaient. Justement un événement, intervient lors d'une apnée en chasse : je m'approchais d'un poulpe qui entamait des mouvements verticaux de bas en haut et circulaires, autour de moi, au moyen de son « hydro-jet ». Je me suis surpris à lui caresser, ou à tenter de lui caresser « la calotte », une amitié est née, je l'ai appelé Nestor, et en même temps un respect des animaux s'est révélé.

Aussi, je n'avais pas de plaisir à la chasse. Mais elle constituait une obligation alimentaire. Parallèlement Gaston nous présenta à mon père et à moi un « personnage » qui allait influencer par son approche, des bateaux, ma vie professionnelle future, « le charpentier de marine » de Tamaris, il s'appelait Curé !?

Mon père lui dit qu'il cherchait un petit bateau, Curé lui montra une prame (petite embarcation la moitié d'une bête, mais avec un

tableau AR). Curé lui proposa de la retaper, reclouer, recalfater, mon père accepta et se chargerait de la repeindre. Pendant les travaux, je faisais de la carriole que mon grand-père m'avait fabriquée avec une caisse de lait Nestlé et quatre roulements à billes de récupération en guise de roues : un manche à balais servait de direction et de frein en frottant sur la roue. Je descendais à répétition sur la petite route qui débouchait de l'esplanade (bas de block-cabanon) en longeant le mur de la campagne Roure, pour arriver côté gauche de la crique de Tamaris.

À cet endroit, il y avait un coin en fond de sable sur lequel étaient plantés des pieux en fer qui supportaient une vieille passerelle en planches qui donnait accès à un sentier escarpé, qui menait à une anfractuosité sablonneuse que l'on nommait « la baignoire », où l'on pouvait se baigner et où, je m'apprenais à plonger d'un rocher surplombant faiblement l'eau limpide.

Un jour, en passant sur la vieille passerelle, je m'aperçus qu'il y avait des poissons à l'ombre, sur le sable. C'était des rougets fouillant avec leurs barbillons pour trouver leur nourriture, en faisant des petits cratères dans le sable. Le lendemain, j'allais dire à Gaston qu'il y avait des rougets sous la passerelle et lui demandait comment on pouvait les pêcher. Il me répondit que les rougets ne se pêchaient qu'au filet. Je ne manquai pas de trouver une solution afin de pouvoir les pêcher à la palangrotte. Le lendemain, en les observant, je vis qu'ils déterraient du sable, des petits vers, sensiblement les mêmes que l'on trouvait dans le Varec (posidonie morte) de bord de plage. Il me vint une idée : si je faisais poser délicatement un ver sur l'hameçon en lisière de « cratère ». Avec de la patience, le rouget, en étendant le cratère de sable finirait par gober le ver qu'il imaginait sortir du sable. J'ai commencé par manger les premiers rougets, de mon jeune âge, Gaston n'en revenait pas. Pendant ce temps mon père avait fini la prame dont le nom était, excusé du peu, « étoile du sud ». Mes parents et moi allions pêcher « au jardin de

madame » et à la Ragnon. Cette étoile du sud qui était propulsée « filante » par l'ancêtre du moteur trois CV Evinrude.

L'automne arrivant, Curé initia mon père à la pêche aux loups au lancer dans les rouleaux (vagues) avec un anguillon en plastique comme appât.

Les week-ends d'hiver se passaient en partie à la pêche aux loups le long des roches plates. Mon père en pêchait, moi pas du tout. J'avais un petit moulinet qui ne lançait pas loin et je m'enraguais souvent (rague : anfractuosités sous-marines). Ironie du sort : j'envoyais par transparence dans le haut des vagues, avant qu'elles déferlent. On pêchait comme de juste un matin d'hiver l'un d'un côté, l'autre de l'autre, des rochers plats, comme d'habitude je m'enraguais ! (Ou je croyais m'enraguer) mais à la différence cette fois, que lentement j'arrivais à enrouler le fil avec un effort quand même mesuré pour ne pas casser ce dernier.

Au bout d'un moment, et à ma grande surprise, un énorme poisson s'échoua, en se débattant violemment, immergé sur le sécan (Roche plate au ras de l'eau). Je me précipitais avec les bottes, afin de l'immobiliser, mon cœur battait violemment, après m'être battu un peu avec le poisson. J'ai pu l'immobiliser au sec. Au bout d'un long moment, lorsque ce dernier ne se débattait plus, je me suis aperçu que c'était une femelle loup qui devait peser au moins deux kg. Mon père n'en crut pas ses yeux. En ce temps-là, on ne les remettait pas à la mer, cette dernière était largement peuplée. Je lançais une boutade à mon père « on est loin des muges (grouttes rousses) et bogues remplaçantes que l'on consomme » pêcher, manger sur place, cuire au feu de bois d'un grill artisanal, fabrication « fil de fer barbelé » de récup, tordu en forme d'ondulation ... !

Mon père dit que le loup ne se conservait pas à la glacière et que l'on ferait très vite un repas de fête avec la famille et les amis. L'été suivant était le dernier été que ma grand-mère me garda, à Tamaris. On passa la majorité de l'été à la calanque des Douaniers, plage

derrière, du grand Vala où je plongeais déjà de plus haut car cette dernière était escarpée.

Pendant que ma grand-mère tricotait sur la plage de galets. Il y a eu comme « un signe ». Un incendie gigantesque, en Provence, de la colline entre Martigues et la Couronne en passant par Sausset qui a brûlé toutes les pinèdes. Ce qui nous a obligé à nous réfugier, ma grand-mère et moi, jusqu'au rivage des roches plates, les pieds dans l'eau, ce devait être en 58.

Il y a encore quelques escapades aquatiques mais cette fois en eau douce, à Mirabeau au bord de la Durance, ou également on descendait la route en carriole à roulement à billes et en trottinette à plusieurs. Avec ma grand-mère on pêchait au bord de la Durance, à l'épuisette les alevins de truites et de carpes. C'est là que l'on est tombé accidentellement sur le garde-pêche, qui devait nous guetter. On nous a gentiment réprimandé, car nous n'avions pas vu la pancarte. Par la suite, mes parents ont perdu le block-cabanon car, la commune de Martigues, à l'époque, a vendu le terrain une bouchée de pain, en le proposant en priorité à mon père, qui ne s'est pas senti d'entretenir plusieurs hectares de garrigue. On sait maintenant ce que ça vaut, d'autant plus que la personne qui l'a acheté, a construit un mas avec le block-cabanon comme fondation dont il se sert de cave !!! La chance malgré ce, était de notre côté, Noël était proche, le Père supérieur de Timon David renouvela le concours de crèches que l'on élaborait avec des débris de pierres, des enrochements, la mousse du coin, et des santons artisanaux de Septèmes-les-Vallons et miracle on a gagné le premier prix.



### 3<sup>ème</sup> chapitre

Avant de réintégrer le lycée Perier pour l'entrée en 6<sup>ème</sup>, d'où j'avais réussi l'examen d'entrée, et ce à l'issue du séjour prolongé à Timon David, cela ne s'avéra pas concluant, je changeais à nouveau, pour intégrer, excusez-moi du peu, l'école de pédagogie appliquée Louise Bottin, située dans le château le plus éloigné dans la campagne Pastré. Je ne retracerai pas la scolarité dans l'école, ce serait hors sujet, mais je ne parlerai que du parcours récréatif, aquatique, dans une cour de récréation, la plus étendue que l'on puisse imaginer s'étendant d'une esplanade « conseillée » ... À un site hors de vue, au pied des falaises de Marseillevyre, au canal de la ville de Marseille (hors sol), en passant par les étangs situés du côté gauche en arrivant au château. C'est dans ce dernier que s'est développé l'envie de conception de petites maquettes de voiliers et sous-marins, avec les moyens de la nature, à savoir : branches de palmier séchées et écorces de pin, voire tube de médicaments vides.

Par intermittence des vacances scolaires, venaient se greffer les colonies de vacances (oublié le block-cabanon de Tamaris) à Biscarosse dans les Landes où l'on « nageait » dans les pentes de sable qui était pur et ressemblait à la consistance de l'élément liquide, également à Bretignolles-sur-Mer et à Belle-Ile-En-Mer au lieu-dit Locmaria.

À la rentrée, l'activité récréative aquatique reprenait, avec les élaborations de corps flottants avec notamment la branche de palmier après avoir modifié la partie d'adhérence, du tronc, en étrave cela ressemblait à une trière grecque. Les mâts étaient faits avec des brindilles de troène et les voiles avec les feuilles de ce dernier. Ensuite, on faisait des régates dans les risées de l'étang. J'étais accompagné de mon copain de l'époque Jean-Louis qui deviendra pour le meilleur et pour le pire mon associé par la suite du chantier naval de port Miou.

Pour l'instant, on s'est amusé pendant pas mal de récréations jusqu'au jour où l'on s'est fait réprimander par le garde du domaine Pastré qui nous a amené à la directrice, Madame Erland, qui nous a dit que, puisqu'on avait dépassé les limites déterminées visuellement, on se verrait convoqué par la comtesse.

Ce jour-là, nous étions immobiles en bas des escaliers en marbre blanc d'où nous vîrent descendre la comtesse Pastré de ses appartements. Elle nous prit à part très gentiment et nous dit que notre amusement sur l'étang était très enrichissant mais surtout très dangereux, parce que l'on risquait la chute dans ce dernier et que dorénavant, elle nous demandait de s'abstenir. On est reparti éberlué. certainement la seule fois que l'on rencontrerait une comtesse dans son château.

Par la suite, nous avons passé notre récré dans le vallon à droite du château dont nous descendions les éboulis de pierre en sautant !! Et au fond duquel passait le canal de la ville de Marseille, dans lequel, il n'était pas forcément moins dangereux de s'amuser. C'était de l'eau courante avec des mini tourbillons mais le canal faisait que deux ou trois mètres de large, il était impossible de faire naviguer nos « trières » mais l'idée nous est venue compte tenu de la configuration de l'écoulement de l'eau, de faire de petits sous-marins, avec des gros tubes d'aspirine de l'époque. On collait sur le bouchon et sur le fond deux morceaux de bouchon de Liège que l'on taillait en point. Le reste servait pour le kiosque le tout était peint en noir une lamelle de tuyau de plomb qui était collée sur le fond du tube. Ce dernier pouvait se remplir d'eau à la demande afin de servir de ballast. Dans le courant, le sous-marin défilait et plongeait ou faisait surface au gré des minis tourbillons.

Tout cela, comme de juste, n'a pas arrangé ma scolarité et mon père, en désespoir de cause, m'a fait entrer au collège technique Charpi qui se situait à quelques encablures de la campagne Pastré en bord de mer ...

De nouveau, les colonies de vacances en remplacement de Tamaris Mallyle Château et les descentes de torrents et rivières en canoë, notamment de l'Yonne en camp d'adolescent où j'ai les souvenirs d'une anecdote, ont reçu des budgets pour le séjour et collectivement on descendait l'Yonne qui était en crue et nous arrivions à passer dans les forêts inondées, entre les arbres tant et si bien qu'une fois on s'est fait prendre par les travers d'un arbre et on a chaviré, rien de bien méchant.

Par contre, arrivé dans la plaine, il ne s'agissait pas de gouverner mais de pagayer et on avait dépensé tout le budget, la faim se faisait sentir. Tout d'un coup, on aperçut une oie qui se cachait dans les feuillages qui pendaient dans l'eau. Tristement, mais par nécessité, vu la faim, on lui a tapé sur le coup avec la pagaie et l'avons chargée dans le canoë. On s'est débrouillés pour qu'elle ne souffre pas, le soir on a accosté sur le bord de la rivière et fait un feu de camp et cette oie nous a tous nourris et donné un grand bonheur.

À la rentrée de septembre au collège Charpi, en attendant l'ouverture des grilles, on s'est aperçu qu'il y avait une petite plaquette au bas d'une falaise d'où l'on pourrait plonger l'été prochain. À la sortie du collège, en fin d'études, j'ai quand même obtenu mon BE de charpentier de marine grâce à mon professeur André Grossi qui disait toujours à la cantonade (qui m'appelait toujours Jo), « Jo ira loin » !

Par la suite, j'ai appris que toute cette belle portion de côte où se situait le collège avait été absorbée par les infrastructures du port de la pointe rouge. Mon père m'a rapidement mis en activité au chantier du Lacydon au bas du Fort Saint-Nicolas (Vieux-Port). Je me suis tout de suite aperçu qu'en vérité je ne connaissais que la théorie du métier, le véritable apprentissage se passait sur le terrain, les travaux pénibles, physiques, ponçage des carènes et brûlages de peinture sous-marine sans masque entres autres, travaux de bois, changement de bordages, de remailler (reprise de morceau de bordé) semelle de quille calfatage...

Le tout recroquevillé sous les coques avec de l'eau de mer qui vous colle sur le visage le métier commençait à rentrer ! C'est ce que l'on disait à l'époque. J'en ai retenu qu'un bon souvenir c'est quand l'on a refait avec un vieux charpentier émérite « coco », une partie de la carène du mythique voilier le Flamand des vagues qui était, il n'y a pas si longtemps stationné au Vieux-Port. Je faisais également les petites nuits sur le port autonome, pour les cargos qui avaient besoin de travaux de boiserie dans les cales.

## 4<sup>ème</sup> chapitre

Puis soudain, comme de juste en ce temps-là, j'ai été appelé à faire les classes du service militaire dans la marine nationale à Hourtin, au mois de février. La température était négative, nous logions dans des baraquements de bois et dormions dans des lits gigogne à quatre étages où le dernier dormait contre le plafond. L'appel se faisait à cinq heures du matin au clairon en plein froid avec la levée des couleurs.

La journée nous naviguions dans des chaloupes à rames sur le lac d'Hourtin environ une dizaine par embarcation où le maître de nage scandait une fameuse phrase, « si partout », les avirons dans l'eau, ce qui voulait dire dans l'ordre les avirons dans l'eau et les avirons hors de l'eau chaloupe immobile et ensuite prêt à ramer en faisant la cadence du maître de nage, au rythme du mallet, qui tape sur le banc de nage.

La période finie, je repris le train à Bordeaux pour Marseille où je repris mon entraînement de natation au Chevalier rose, inscrit, après la perte du block-cabanon au Tamaris. Je fis les championnats de Provence en 62/63 à la piscine Vallier, qui était neuve à cette époque, je suis parvenu jusqu'à la demi-finale en compagnie de Giordanéla. Je n'ai jamais vu nager le crawl aussi parfaitement et Alain Mosconi qui lui a été le grand champion que l'on connaît (champion d'Europe). Quant à moi, je me suis arrêté là.

Rentré de mes classes militaires je « mutais » au sein et par le Chevalier rose mais pas par l'entraînement de natation on s'adonna avec mes amis de l'époque Jean-Claude Brock et Jean-Claude Tourne que je surnommais « les Jean-Claude », aux sorties nocturnes de boîtes de nuit et notamment de jour à une organisme de bain de mer le petit pavillon sur la corniche, non loin des Catalans. On y était surtout pour y plonger de la rambarde en bois au solarium et du rocher de l'hôtel le Perron.

Entre-temps j'avais toujours gardé contact avec mon copain Jean-Louis, de l'école Louise Bottin, qui nous proposa une croisière en bateau le long de la Côte Bleue, jusqu'aux îles de Lerins. C'était une véritable aubaine et cela me changea de la natation sur le lac... !

Nous partîmes donc au mois d'août de l'Estaque Marseille, Jean-Claude et moi avec Jean-Louis et sa fiancée, sur un bateau de type amphitrite, qui s'appelait le Shundraléla, ce qui veut dire que je crois « sorcière » c'était sans compter bon nombre d'anecdotes pendant la croisière. Notamment, arrivés à St Raphaël, nous étions dans le port où il y avait très peu de place, amarrés à couple d'un énorme yacht placé par le maître de port.

Le soir, nous prenions le frais sur le pont, on sentait quelque chose de léger genre poussière, qui nous tombait dessus, ce n'était rien de moins, que la cendre de l'énorme cigare du propriétaire qui nous prenait pour un cendrier portuaire, déjà la différence de classe se faisait sentir.

Le lendemain, nous avons appareillé pour Cannes, où se déroulait le festival, on se « sapa » le soir pour sortir au grand amusement de Jean-Louis, qui nous traitait de plaisancier en cavale, cela permettait aussi de le laisser seul avec sa fiancée. Quelques jours après, nous repartîmes cap sur l'île de Porquerolles, arrivés sur la plage d'Argent, il y avait quatre bateaux mouillés et une île extraordinaire de beauté et dans le sud-ouest des petites plages de sable vierge désertes, on se prenait pour Robinson Crusoé, on sait ce que c'est devenu maintenant.

La deuxième île, Port-Cros, nous attendait. À l'abri du mistral dans l'anse de la plage d'Argent, nous attendîmes l'accalmie pour mettre le cap dessus. Mais une surprise nous attendait pendant la traversée : le moteur tomba en panne, le réservoir bouché. Jean-Louis, mécanicien, coupa provisoirement le tuyau de communication et on se mit à tour de rôle à tenir un bocal d'essence dans lequel plongeait le tuyau. Il faut dire que le moteur consommait peu. On n'osait quand

même pas rentrer à Port-Cros à la voile. Jean-Louis, qui avait le bouchon à la rigolade voyant que Jean-Claude était impressionné, se mit à crier « on coule » et voilà Jean-Claude qui sort précipitamment, sa valise à la main, prêt à se jeter à la mer. On riait !

Je lui ai dit : « tu as un comportement de terrien, on ne quitte jamais le navire ». Sur ces entrefaites, nous étions déjà dans la crique de Port-Cros, et avons réussi à mouiller. Après avoir retrouvé nos esprits, la faim se faisait sentir, je proposais mes services pour faire la pêche sous-marine. À ma grande surprise, bon nombre de gros poissons circulaient sur le fond.

Je choisis une grosse Lucrèce (poisson de bouillabaisse) qui, de façon surprenante, ne fuyait pas. La réponse nous attendait plus tard. La prise réussit à nourrir tout le monde. Paule eut la gentillesse de la faire au court bouillon. Le lendemain, nous débarquâmes sur l'appontement de l'époque et qu'est ce que nous vîmes en premier, qui n'était pas visible de la mer, une énorme pancarte sur laquelle on pouvait lire « pêche interdite » (réserve naturelle), sous peine d'une forte amende ou d'emprisonnement, en cas de pêche professionnelle. Et nous avons pêché dans le port !!!!

On ne pouvait pas faire pire et autant dire que l'on s'est fait tout-petits et après avoir fait quelques vivrées et le tour de la splendide île par le sentier de ronde du garde, garde que l'on n'a pas rencontré !!!!

Moteur réparé, les vacances se terminant nous profitons du vent d'est pour rentrer à Marseille avec une escale aux Embiez ?

Six mois après, l'appel sous les drapeaux sonna et je partais à l'arsenal de Toulon quelques temps, puis embarquais sur le Tartu Escorteur d'escadre Darse 4 Milhau 2 qui avait fait la guerre en 39-45. J'ai su par la suite que c'était le navire amiral. Je ne vais pas m'étendre sur le service militaire qui durait 18 mois, mais c'était une destination de croisière en Méditerranée pas banale puisque ordonnée par le Général de Gaulle qui avait envoyé l'escorteur en ambassadeur en ce qui s'appelait, URS.

À ce moment-là, c'est dans deux villes. Une qui avait un port de guerre et qui je pense l'a toujours, Sébastopol, et l'autre par contre touristique, Odessa. Nous avons fait diverses escales avant d'y arriver notamment Athènes, en Grèce, détroit de Messine et un exercice en mer de Marmara, nous avons perdu un sous- marin !!!

Nous sommes restés environ 72 heures, ça a été l'angoisse, au bout de laquelle, en définitive, il avait refait surface. Il avait eu une avarie et était resté posé sur le fond. En ce temps-là il n'y avait pas le choix, on ne pouvait compter que sur nous-mêmes.

Nous repartîmes dans le plus grand des soulagements, cap sur le détroit des Dardanelles, on croisait quelques temps plus tard, à quelques encablures de la ville d'Istanbul, où nous pouvions distinguer notamment la grande mosquée de la très belle basilique de Sainte Sophie.

Même de loin, nous avons perçu les chants de prière sur les minarets. Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes au port de Sébastopol, où, une fois accostés et amarrés, il s'éleva des navires de guerre à perte de vue des clameurs et des chants russes de bienvenue et tous les équipages qui jetèrent en l'air leurs bachis en même temps, c'était d'une grandeur hallucinante. On est resté pendant un moment interloqués.

Notre navire a répondu avec un concert de sirène mais d'autres surprises nous attendaient. J'étais le préposé à la mise en place de la coupée lorsqu'elle fut posée sur le quai je fus le premier à mettre le pied en URSS, à ma grande surprise, en abord d'une foule dense sur le quai qui nous attendait, quelques personnes se jetèrent littéralement, mais gentiment, sur moi en touchant mes vêtements de marin et en essayant de m'embrasser les mains; j'étais éberlué, je n'avais jamais vu ça de ma petit vie.

Le mouvement de foule différent journallement se poursuivit toute la semaine d'escale, des visites publiques du navires furent

organisées. Lorsque nous avons appareillé au port de Sébastopol, le même scénario qu'à notre arrivée s'est produit, à l'identique. En ayant vécu ça, il est sûr que notre prochaine escale au port de la ville d'Odessa, nous a paru terne, mais nous avons profité des plages et d'une magnifique station balnéaire, ça nous a permis de décompresser.

Sur le retour, j'ai quitté l'armée malgré la volonté de l'exécutif de me garder. J'ai eu tort, j'aurais pu toucher une pension ! Mais auparavant et en clôture de ce service militaire, nous avons fait la dernière escale à Raïfa en Israël, où les filles nous aimaient bien et adoraient toucher le pompon. En définitive, on ne peut pas aller en Israël sans aller voir le lieu saint de la grotte Bethléem et de Nazareth et le mythique lac de Tibériad. C'est ce que nous avons fait à l'aide d'une vieille jeep Willis de location et comme il se doit nous avons fait des prières sur le lieu de la naissance de Christ, sans oublier Marie et Joseph !

Après ma démobilisation à l'arsenal de Toulon, je repris naturellement ma vie civile non sans une certaine nostalgie. Je retrouvai du travail à l'Estaque dans un chantier de construction de barques marseillaises. Le chantier Joseph Noguera, qui employait également un charpentier d'expérience, César, qui a construit une bonne partie des barquettes Estaquaines, ainsi que Joseph, mon patron de l'époque. Quant à moi, je m'occupais de barquettes, ponts et coques ! Il y avait également un tirage à terre qui faisait partie du chantier afin de réparer les coques.

Une vieille vedette était entreposée au sec « la Mouette », le chantier de « Zé », jouxtait un autre tirage à terre, mais celui-ci servait à entretenir les clapets qui servaient à transporter les blocs de béton, fabriqués par l'entreprise EGTH. En prolongement, se trouvait le quai de la lave où était stocké bon nombre de matériel flottant à l'abandon plus loin le quai où accosté le chimiquier de l'entreprise Kuhlman sur la colline de l'Estaque et enfin, l'entreprise portuaire

Chagnaud qui jouxtait le tunnel maritime du Rove.

Je partageais mon temps entre mon travail et le Chevalier rose où je trouvais les copains et on écumait les boîtes de nuit, le soupirail tenu par Félix Guérini l'Oscar sur le Vieux-Port et le Dionisos tenu par Denis... Un jour, je travaillais sur le tirage à terre du chantier Noguera, Jean-Louis me rendit visite, il fut « enjôlé » par la vedette d'Afrique du Nord, « la Mouette ». On est allé visiter l'intérieur, on a découvert qu'il y avait un énorme moteur diesel de marque française, Poyau, c'est là qu'il me fit une proposition de s'associer pour créer un chantier naval à Portmiou.

Parallèlement, « Zé » qui rentrait dans l'âge me proposait la direction de son chantier, vu mon jeune âge, je pensais que cela pouvait être lourd mais j'étais poussé par l'envie d'aventure de la jeunesse. Je me trouvais d'autant plus partagé, que j'avais d'ailleurs entamer une proposition d'achat par l'intermédiaire de mon père d'une goélette qui aurait pu s'appeler Tiki, car à mon sens, elle était pratiquement identique à celle du capitaine Troy (feuilleton de l'époque), entreposée sur le quai aux quatre vents depuis des années, sa carène était toute doublée en feuille de cuivre rouge.

Le propriétaire était une personne habitant Paris. Je sus, dans la foulée, que l'offre faite par mon père, beaucoup trop basse !!? avait été refusée par le propriétaire, également cela n'a malheureusement pas été à son avantage, car la goélette déplacée pour les besoins de l'édification de la Criée, avait été disposée en travers du mistral, qui a en avait eu raison, faute d'épontillage suffisant, elle s'était brisée sur le quai et partie à la démolition par « l'intendance » de mon père, quel désastre !

Je choisissais donc, conscient que c'était peut-être pour le meilleur ou pour le pire, la proposition du chantier naval de Portmiou. Il fallait tout d'abord aller sur place afin de savoir comment installer le chantier et également obtenir l'autorisation par l'intermédiaire de mon père. Sur place, nous constatèrent que l'accès droit de la

calanque se faisait par la carrière Solvée et qu'il y avait un portail fermé mais une possibilité d'un accès à pied par un petit muret sans clôture. Un petit sentier longeait les hauts de la calanque et passait devant une bâtisse, genre châtelet, qui avait été édiflée sur la berge en contrebas.

Les bateaux, la plupart mouillés et amarrés à terre, en grande partie se limitaient là, puis des rails de wagonnet de carrière avec un chariot de même type plongé dans l'eau afin de sortir les bateaux. Nous avons su par la suite, que c'était André Dafréta, ouvrier à la carrière qui s'occupait de ce tirage à terre de fortune et serait notre concurrent. Plus loin, la calanque s'élargissait, il y avait quelques unités plus importantes, puis plus rien. Un sentier très étroit et escarpé permettait de descendre le long de la berge : nous nous aperçûmes que pour faire un chantier, il fallait faire un quai en béton qui s'avancerait en prenant sur la mer. Travaux maritimes très importants, ce n'est pas pour rien que c'était resté sauvage.

Le rêve s'effondrait et nous repartîmes dépités. Tout en roulant, sur la Gineste, il me vint une idée, grâce à l'observation et en association de la vision à côté du chantier de Zé, des clapets et des chalands de l'EGTH. On pourrait mettre un clapet amarré avec des grosses chaînes et des ancres et construire un hangar sur le pont, l'idée fit son chemin dans la tête de mon futur associé. En effet, il avait gardé des relations avec Guy Chambon, qui était à l'école Louise Bottin, qui lui confiait que la « chatte » atelier flottant, dans le carénage Vieux-Port qui servait à réparer les machines de remorqueurs était désaffectée et amarrée au quai de la lave. Enfin, à pied d'œuvre, j'allais jeter un coup d'œil entre midi et deux.

Surprise, c'était exactement ce qu'il fallait, un ponton en bois avec un baraquement également en bois d'environ 25 m de long et 7m de large. Jean-Louis contacta immédiatement Guy Chambon pour lui dire que l'on était preneur. Le rêve allait prendre forme et l'aventure

commençait. On allait pouvoir agencer « la chatte » atelier sur place

la lave, mon patron, Zé nous aida beaucoup, également pour des vieilles machines à bois et le moteur Poyau de la mouette pour faire le groupe électrogène.

Pour la petite histoire, Zé, après avoir vendu le chantier à l'EGTH qui avait mis à sa disposition un petit atelier de menuiserie, construit en travers du quai tout seul, pour ses vieux jours une tartane d'environ 12 m. Une fois finie, il l'a mise à la mer en la poussant sur une estacade suiffée de la hauteur du quai. La grosse embarcation chuta dans l'eau de deux mètres dans le vide occasionnant une mini vague, « sélérate ». On était éberlué, on n'avait jamais vu ça de notre petite vie.

Finalement, la « chatte » atelier flottant, fut prête à appareiller mais nous avions aucune tartane remorqueur, du type de celle qui était sur le tirage de Chagnau, qu'on appelait la bête et qui avait la carène doublée en zing, et une machine DB6 Baudouin (150 cv) que je convoitais.



LA PASSE DE PORMIOU

Aussi, ne disposant pas de moyen, il nous est venu à l'esprit d'aller sur le Vieux-Port consulter justement l'homme que tous désignaient « coco » du Vieux-Port qui était l'un des patrons des vedettes à passagers pour le Frioul. Il nous dit que cela était possible je ne saurais dire pour quel montant, mais cela ressemblait en partie à une aide ou participation. On se mit d'accord sur une date, on ne pouvait pas prendre la météo à l'époque et le jour dit, ils viendraient à deux vedettes le Canebière III et l'Antoinette II pour nous accrocher à la lave.

Ils nous conseillèrent d'embarquer avec eux au Vieux-Port afin de les aiguiller au poste. Un beau matin, nous embarquâmes, cap sur l'Estaque, quai de la lave, j'observais le patron du Canebière III dont j'ai oublié le prénom. Il avait des boîtes d'alichis roulés aux olives, fourrés, pimentés, il déjeunait au rythme d'un Alichis et une gorgée de rosé !!! je me suis dit, on n'est pas encore arrivés !?

Enfin accostés ! Au ponton à la lave, ils se disposèrent pour le remorquage, le Canebière III allongea sa remorque et l'Antoinette 2 se mit à couple pour gouverner. Nous appareillâmes (avec l'autorisation de stationnement de principe à Portmiou par l'ingénieur des ponts et chaussées maritimes, M. Guédon) de l'Estaque cap sur Tiboulain de maire, nous n'étions pas arrivés à mi-parcours du Frioul qu'un fort vent d'est se leva. Les vagues montaient sur le ponton et entraient dans l'atelier, heureusement nous étions à quelques encablures du Frioul et ils purent nous rentrer dans le port où, à l'époque il n'y avait aucun bateau de plaisance, mais uniquement la panne centrale en béton. Quant à nous, on s'amarra au bout de la grande jetée en attendant l'accalmie, en écopant la cale.

Le surlendemain, nous repartîmes. La « croisière » fut longue, mais on finit par arriver sans encombre dans la passe de la calanque de Portmiou et on se dirigea vers le « poste d'amarrage » que l'on s'était fixé après la trémie de la carrière, d'où le quai accueillait, le petit minéralier, le camarguais. Environ, au milieu de la calanque on

mouilla cap sur le club de voile militaire et l'AR (sur la berge de la presqu'île, se situait le club de voile militaire de Carpiagne). Amarré à la berge Solvée, cela faisait drôle une barge de 25 m en travers de la calanque le Canebière III et son patron Gave d'Alichi et de rose nous largua et alla s'amarrer au quai de la Trémie !!!

Tout à coup, nous étions occupés à parfaire l'amarrage, on entendit un grand bruit, c'était le mât du Canebière III qui était en train de s'affaler sur le pont. Le tout à travers la bâche de protection des passagers dans un grand fracas et fumée. Son patron, dans son délire n'avait pas relevé la tête et n'avait pas aperçu le déversoir de pierres afin de charger le camarguais qui faisait passer les répartisseurs de minerais entre le château arrière et le gaillard d'avant, d'où on découvriera plus tard la manœuvre, gros rire, car il y avait aucun blessé.

Je pense que pour eux, malheureusement, ce fût un remorquage blanc compte tenu de la réparation occasionnée. Les prochains jours on a commencé à tirer des plans sur la comète pour édifier le quai contigu, au ponton en avançant sur la mer afin d'installer le tirage à terre.

On était déjà à pied d'œuvre pour les enrochements avec la présence immédiate de la carrière Solvée ! On installa un petit téléphérique avec une nacelle afin de descendre les matériaux, sable et ciment enrochement également la bétonnière prêtée par mon père, treuil et matériaux métalliques. Sur le ponton on fabriqua le coffrage sous-marin, au moyen de palettes recouvertes de contreplaqué ainsi que les gabarits afin de délimiter les quatre zones et afin d'aspirer la vase et le sable pour trouver le sol dur et ce au moyen d'une « suceuse » fabriquée maison avec un gros tuyau de PVC avec une vanne coudée vers l'orifice opposé, relié à un flexible d'air comprimé du compresseur également fabrication maison, au moyen de matériaux achetés aux enchères de l'administration des domaines.

Un compresseur de plongée, un moteur diesel Vendevre pour l'activer, ainsi qu'une chaloupe de sauvetage d'un ancien navire de guerre, sur laquelle j'avais installé à l'avant une grue artisanale avec de grosses cornières soudées entre lesquelles se trouvait une grosse poulie recevant le câble et son crochet d'un tirefort accroché dans la cale.

Cette dernière nous a permis, à l'aide d'un câble, avec crochet d'amarrage et d'une prame comme poussoir propulsé par le trois CH de l'étoile du sud de Tamaris. Pour la petite histoire, construite en tant qu'annexe du Chundra-Léla, lors de la croisière, sur mes plans de l'époque, de l'école Charpy, dans le jardin de la grand-mère de Jean-Louis rue Horace Bertin.

On déposa donc les quatre énormes blocs de béton dont deux avec des piliers intermédiaires de soutien des IPN rail. Je m'occupais des travaux sous-marin et béton et Jean-Louis également béton et toutes les infrastructures métalliques chariot, treuil de Maöne récupérées chez Zé, moteur électrique rails. Après avoir passé des mois sous l'eau et accessoirement avoir nourri comme nourriture les poissons de la calanque avec les petits animaux marins et coquillages rejetés par la « suceuse ».



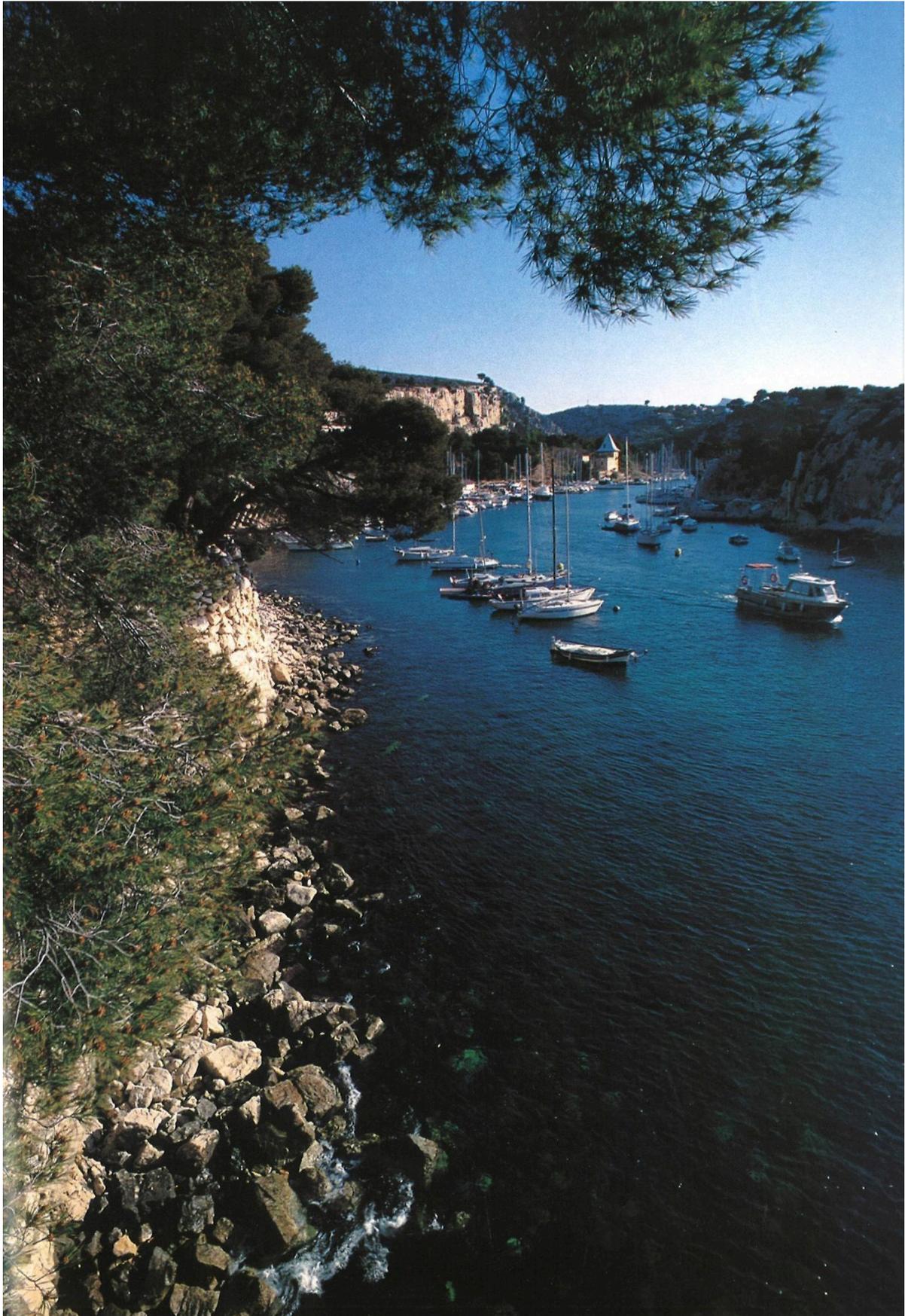
PORTMIOU

## CHANTIER NAVAL PORTMIOU (1968-74)





CHANTIER NAVAL PORTMIOU (1968-74)



RIVE DE CALANQUE À PROXIMITÉ DE LA RÉSURGENCE

## RIVE DE LA PRESQU'ÎLE



## LA NOUVELLE OLINDE

Et également à terre on a réussi à édifier un tirage à terre inédit pouvant sortir les bateaux en travers sur un chariot (triangle rectangle), à plateau avec deux chandeliers jusqu'à environ dix tonnes. On aurait dû le faire breveter puisque, quelques années après, la mairie de Cassis en fait édifier un à l'identique. Par contre, nous on avait vaincu la difficulté d'un grand fond de six mètres, on devait modestement appartenir aux travailleurs de la mer « d' Ernest Emingway ».

Après le traditionnel bouche à oreille, on est arrivé au printemps, les demandes ont commencé à se faire sentir, dans les grosses unités de Cassis c'était une aubaine. Elles étaient moins obligées d'aller tirer à terre à La Ciotat, ou à la Pointe Rouge. On ne s'attendait pas à pratiquement établir une liste d'attente. Rapidement, le besoin d'avoir un bateau de servitude se fit sentir. Nous avons remarqué qu'entre nous et la Trémie de Solvée, il y avait deux bateaux de coulés assez récents, une barque catalane d'environ 9 m et un ancien canot anglais d'environ dix m, l'une s'appelait la nouvelle Olinde et l'autre le Musnif.

Notre choix se porta sur cette dernière, qui était équipée d'un moteur Baudouin deux cylindres DB2 avec un lancement à inertie, énorme volant en fonte actionné à l'aide d'une manivelle reliée par une chaîne de vélo, qui après avoir été lancée, entrait dans un cône et faisait faire un tour au moteur qui démarrait sur sa compression dans un grand bruit sec tonitruant, alternatif continu et binaire!!!

En attendant, il fallait la renflouer à l'aide d'un canot de sauvetage pneumatique que l'on avait acheté au domaine, on le glissa une fois dégonflé et immergé, en travers, sous la quille de la barque. Le pneumatique, une fois regonflé à l'aide de notre compresseur. La barque commença à émerger de la surface de l'eau, le motopompe Japy fit le reste et on le tracta à l'aide de la prame « annexe », jusqu'au tirage à terre, après une remise en état de la coque, Jean-Louis, démontra le moteur et la pompe à injection, pompa l'eau du

carter pour mettre de l'huile neuve, du gasoil dans le réservoir nettoya le tout, et c'était reparti.

La barque et le moteur retrouvaient, une deuxième vie mais, de « servitude », le même procédé a été effectué pour le Mousnif, il a fallu que je sorte, une à une sous l'eau, en bouteille, une tonne de gueuses, en fonte avec également la fensy (bouée gonflable par la bouteille autour du torse, afin d'équilibrer le corps et le poids entre deux eaux). Ces gueuses en fonte servaient de lest au canot.

Après remise en état, nous l'avons vendue à un ami de Jean-Louis, Gérard Giacometti, qui bien après mon départ du chantier a fait la traversée en Corse, son lieu de « naissance ». Dans l'immédiat, notre vie de travail journalière continuait à Portmiou entretenant les bateaux des clients, toujours plus nombreux. Nous allions régulièrement déjeuner au cercle nautique de Cassis chez Tulia à l'aide de la nouvelle Olinde, le chantier (entre guillemets) devenait « d'utilité publique », ce qui ne manqua pas de déclencher une prise d'ombrage, de la part des chantiers de Cassis qui avait désormais un concurrent sérieux. Mais le maire de l'époque Monsieur Rastoint ne nous a jamais vraiment inquiété, il avait probablement vu que nous avions, l'autorisation des ponts et chaussées maritimes.

Sur ces entrefaites, je me lançai dans des travaux de charpente maritime, sur la restructuration de grosses unités. D'ailleurs, un charpentier de marine de Cassis José, travaillait pour nous et Daniel le charpentier émérite de Cassis qui avait construit bon nombre de pointus avait de bonnes relations avec moi, avec nous. Nous avions un concurrent à Portmiou, André, avec qui nous étions en bons termes.

Avec José nous avons restructuré un ancien voilier allemand de 15 m, patrimoine historique, le Vagabond, qui appartenait à Alain Meylander capitaine au long cours de tanqueur. J'avais changé une quille d'une vedette fluviale à courbe AR sur une longueur totale, ainsi que le brion, (pièce, qui joint la quille à l'entrave) et les deux bordés au-dessus de la quille sur toute la

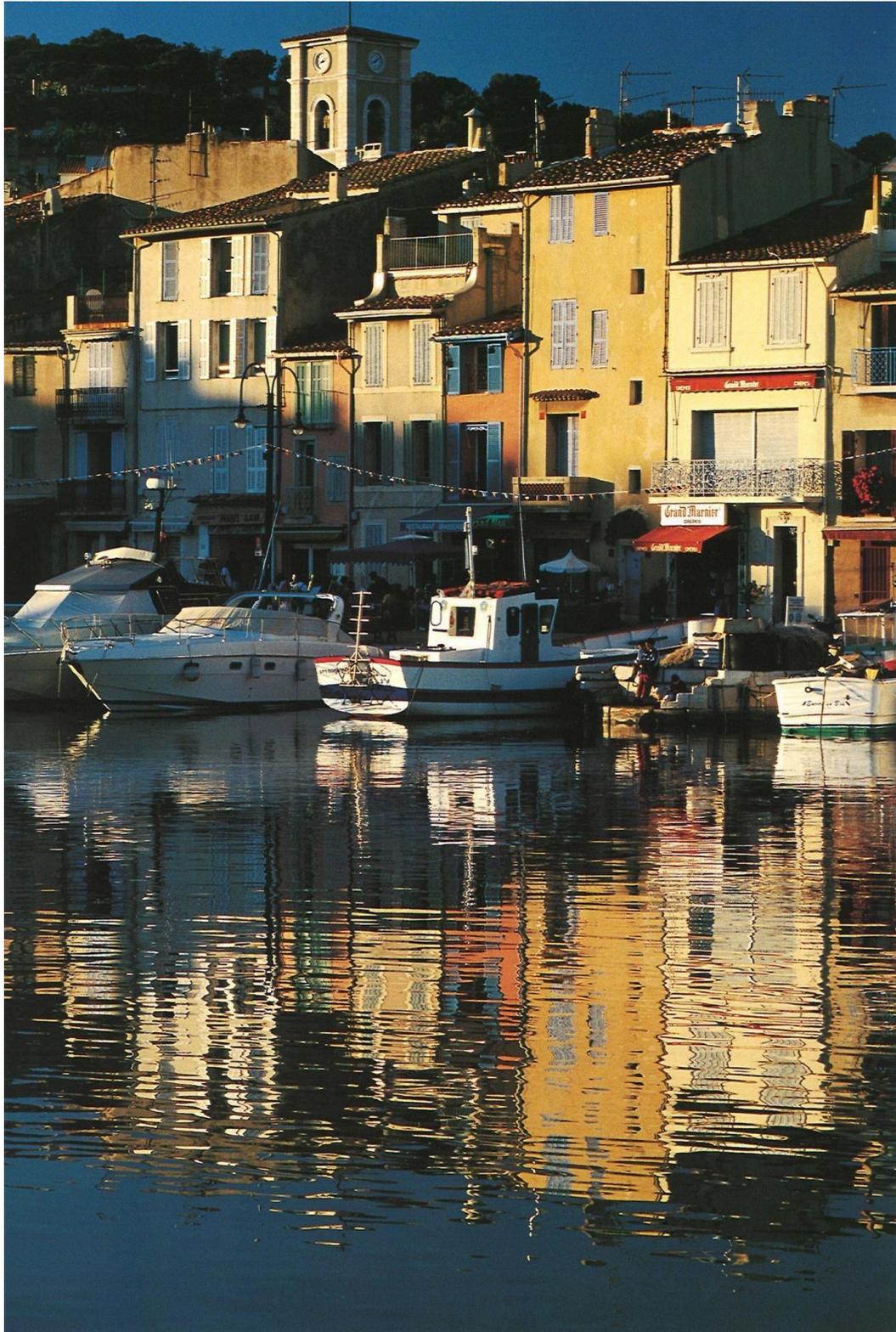
longueur (Galbord, Sugabord) !

Puis plusieurs membrures ployées, ce qui avait nécessité, la fabrication d'une étuve (gros tuyau en acier fermé aux deux bouts remplis à moitié d'eau pour faire bouillir le bois afin de le plier). Jean-Louis refaisait les moteurs Couach (Vedette) Arcoa, Poyau moteur Vendevre, et anglais, du mou snif etc, hors-bord et d'autres. Entre-temps nous avons fait la connaissance de Claude, qui habitait à bord d'un voilier en bois de 9 m, un tempête. Claude était fils de journaliste et d'une intelligence « marquée », on lui demanda de travailler pour nous et afin de pouvoir entretenir son bateau et l'agencer.



VAGABOND  
NOUVELLE  
OLINDE MARIE

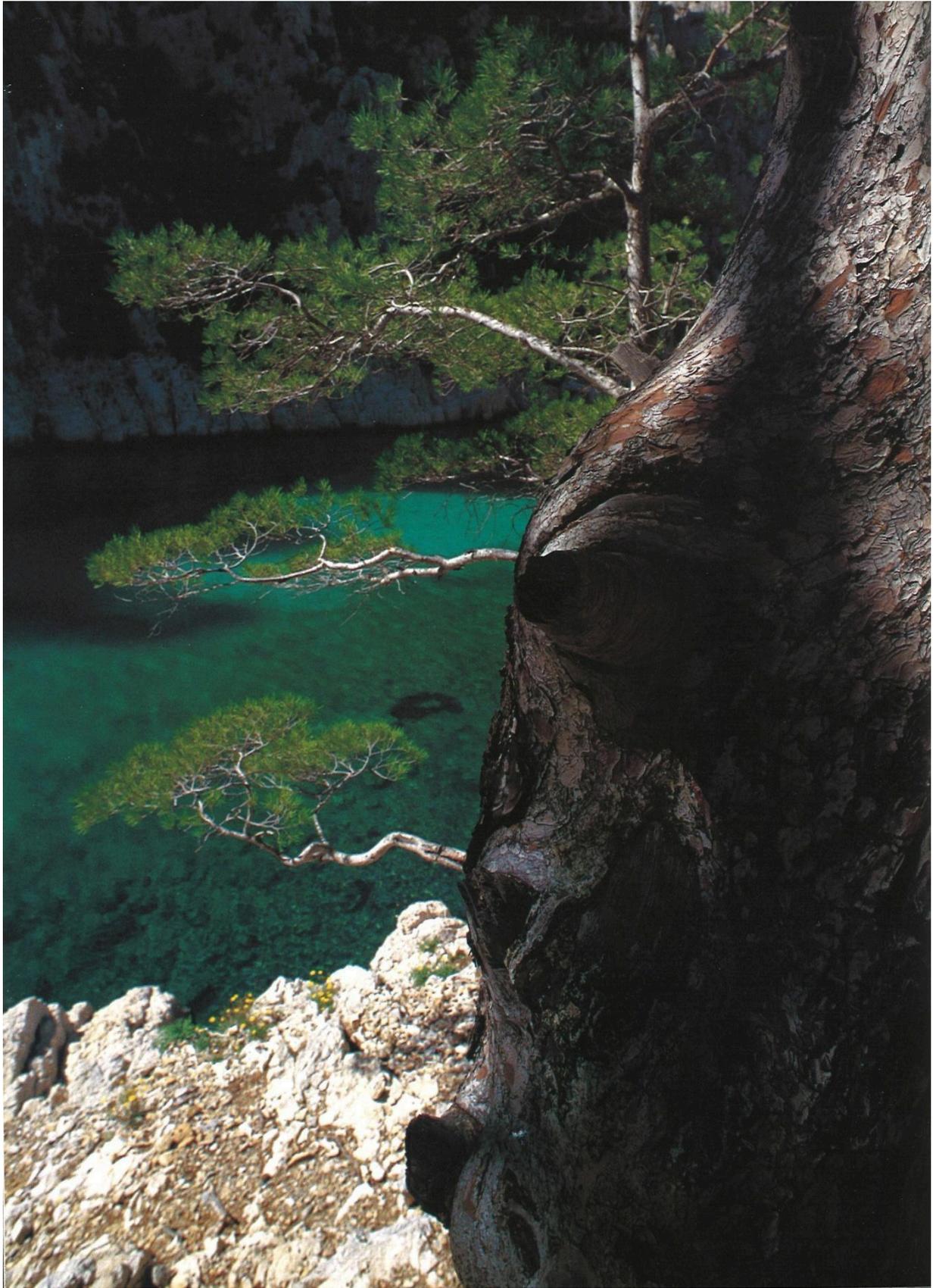
RAPHAËL



CASSIS EN FACE DU CERCLE NAUTIQUE



FALAISE DE LA PRESQU'ÎLE



LES HAUTS DE LA RÉSURGENCE

Afin de faire le tour du monde, il participait à toutes les tâches du chantier, et profitait de l'utilisation de son temps libre. Il avait aussi la passion de la plongée en bouteille et on était à pied d'œuvre. On visitait tous les sites à proximité du chantier sans embarcation. On partait en combinaison de néoprène (caoutchouc) à la palme, bouteille sur le dos, à la résurgence de la rivière souterraine de Portmiou, la pointe de Cacaou et Castel Vieil. On a notamment fait une plongée avec projecteur et Fensy dans la résurgence, à proximité du chantier, à une longueur d'environ 80 m jusqu'au SAS (puits débouchant à l'air libre) ; qui se situe derrière la carrière Solvée et Portpins.

L'accès à la grotte était compliqué car le mélange d'eau douce et d'eau de mer donnait de l'eau saumâtre, donc trouble, en progressant, le courant étant faible en été et l'eau douce devenait limpide et il y avait encore de la flore marine, gorgone, corail, posidonie puis on passait progressivement à la roche lisse et dans le fond un mélange de sable et de vase et de petites stalagmites de rivière souterraine. L'inconvénient était que les palmes soulevaient la vase, on a vu la trappe du sas et on a rebroussé chemin, aidés cette fois-ci par le courant et notre bracelet boussole.

À la sortie, on a failli se faire prendre par la Camarguais qui arrivait à toute machine dans la calanque, on avait oublié que c'était son jour. En effet, il actionna sa sirène d'un coup bref (j'accoste à bâbord) et il mouilla l'ancre à tribord, à la hauteur de la tonne (bourrée nautique circulaire) qui était là essentiellement pour crocher une garde dans le cas où l'ancre déraperait pour réappareiller. C'était la manœuvre habituelle.

Quand il a accosté sous la trémie pour récupérer son chargement de pierres, on a pu rejoindre le ponton. Pour la petite histoire, la première fois que j'ai vu le Camarguais, j'ai sû que c'était celui que je voyais passer à l'horizon quand j'étais gosse à Tamaris. Je pourrais faire une petite parenthèse terrienne qui caractérisait le

trajet que l'on faisait tous les jours de Marseille à Portmiou, Jean-Louis avait acheté une Range Rover de l'époque chez Marcel à St Louis (il vendait et achetait des 4x4 avec l'Afrique du Nord) et moi un peu plus tard, une Land Rover pour transporter les divers matériels et remorque à bateaux pour le chantier.

Quelques fois, on en avait marre de la Gineste (route secondaire entre Marseille et Cassis) à la hauteur de Carpiagne (terrain militaire), on coupait par un chemin de terre empierré qui allait à l'auberge de la jeunesse de la Gardiole, puis on dévalait des pseudos éboulis jusqu'à l'arrière d'exploitation de la carrière Solvée et enfin on descendait un chemin (rampe escarpée) qui correspondait à la calanque de Portmiou, jusqu'à arriver à l'esplanade de la carrière. Et enfin, on se garait et descendait le sentier escarpé d'accès à la rive de la calanque où était amarré le ponton. C'était amusant, l'utile à l'agréable.

L'été au mois d'août, c'était plus calme pour le travail, les clients étaient tous partis en croisière et nous poursuivons la même passion avec Claude mais cette fois-ci, en aérien dans les falaises de la presqu'île côté mer et côté calanque, de la même hauteur que la profondeur que l'on pratiquait !!! 25 m, mais cette fois-ci au moyen de plongeurs, sauts de l'ange ou sauts carpés, je me suis laissé dire beaucoup plus tard que l'Abbé Simon de Cassis nous avait « imité » mais cette fois pour une cause beaucoup plus noble.

Claude se faisait régulièrement engueuler par sa fiancée Susanne à ce sujet car elle s'inquiétait, on était des « têtes brûlées ».

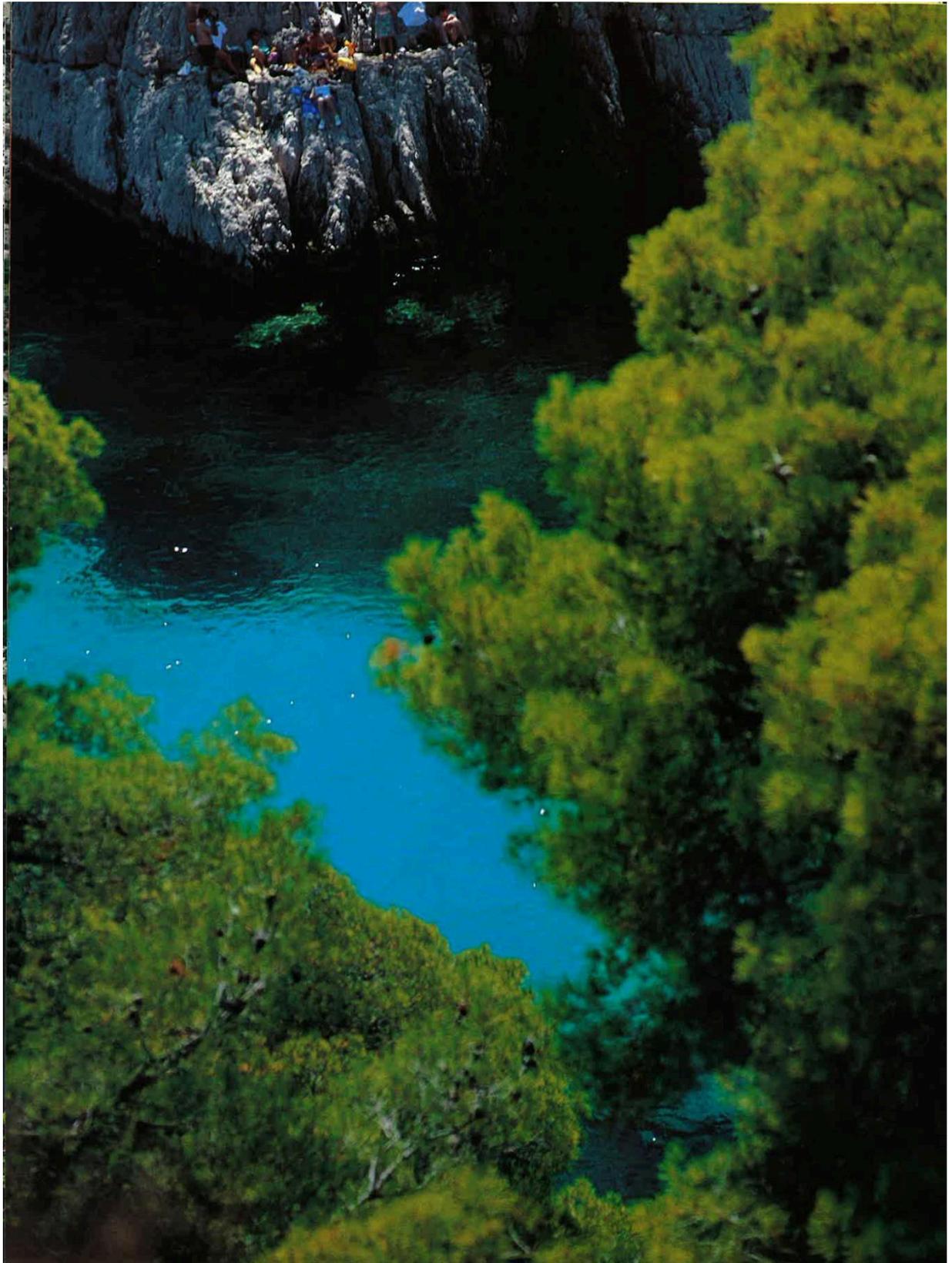
En fin d'année Claude, ayant fini son bateau, entama son tour du monde à la fois à ma grande joie et à ma grande tristesse, j'avais perdu mon complice et mon employé.

En ce temps-là, une activité nouvelle commença à voir le jour : l'école de plongée, qui, par un heureux hasard, coïncidait à la réduction d'activités des pêcheurs professionnels, demandait, par les affaires maritimes de détruire une partie de la flotte. Cela nous donna une idée : plutôt que de les détruire on pourrait les

recycler en unités d'école de plongée. On se mit très vite en quête de pêcheurs touchés par la restriction, elle sévissait surtout vers Sète et Agde.

On se dirigea donc vers Sète mais à l'arrivée on a été surpris, il s'agissait de très gros chalutiers où toutes petites barques catalanes, on poursuivit vers Agde et là, amarré dans l'Hérault, il y avait un chalutier de taille moyenne 12 m, le Marie, qui paraissait désarmé. Après s'être renseigné à la marine, on trouva le propriétaire qui était très heureux de s'en débarrasser !!! Il nous invita à manger une bouillabaisse pantagruélique tellement il y avait de variétés de poissons, après avoir remis succinctement le bateau en état pris par le temps.

Il était équipé d'un moteur Volvo 6 cylindres diesel 150 cv que Jean-Louis passa en revue. Après avoir fait le plein et bénéficié de la couverture météo, nous appareillâmes du quai dans la rivière de l'Hérault vers l'Estuaire, cap sur la pointe de l'Espiguette qui se situe avant l'embouchure du Rhône. Après des heures de navigation côte à côte dans l'étroit abris navigation, le brouillard se leva comme nous naviguions à vue la tâche se compliqua.



ENTRÉE CALANGUE DE PORMIOU

## MARIE RAPHAËL



Il ne fallait pas compter sur le compas qui subissait une interférence magnétique des engrenages du mécanisme de la barre à roue, on diminua la machine, d'autant plus que le léger vent d'est avait disparu pour laisser place aux risées, je dis à Jean-Louis : « j'ai l'impression que l'on approche de la terre il n'y a plus de mer ni de houle ». Je n'avais pas fini ma phrase que le bateau eut un fort soubresaut et s'immobilisa. Nous étions échoués sur le sable de l'Espiguette ! On mit immédiatement en arrière en route afin de dégager l'avant, grâce à dieu, ça a marché et nous sommes repartis cap sur les bouées du Rhône et la balancelle (bouée d'atterrissage de

Port Saint Louis) finalement après avoir franchi le chenal pétrolier de Fos, nous arrivâmes à la bouée de la Vera et on vira à bâbord aux tasques (bouée) puis atteignîmes le quai du Vieux Port de Bouc, entrée du canal de jonction au canal du midi une fois amarrés on croyait pouvoir souffler !

Mais en descendant dans la cale je m'aperçus que l'échouage avait déclenché une importante voie d'eau, car la pompe de cale, en avait rejeté, tout une partie, mais une fois stoppé, on était plutôt en train de couler, la pompe. Ne pouvant plus étaler, c'est là que JL a eu une idée de génie : on a stoppé le moteur et fermé la vanne de prise à la mer, il a coupé le tuyau d'arrivée d'eau de mer de la pompe de refroidissement et là, dans la cale de refroidissement du moteur il étala miraculeusement le débit de la voie d'eau.

Cela nous a permis de nous reposer une nuit à l'hôtel, le matin de bonne heure et après avoir fait une incursion au milieu de la nuit, nous repartîmes par le canal de Martigues vers le tirage à terre situé, juste avant d'arriver justement à Martigues, sur la gauche du canal.

Mais ce que nous n'avions pas vu c'est qu'après avoir franchi et dépassé le pont tournant du viaduc ferroviaire, un kalin (filet de pêche barrant d'une rive à l'autre, au moyen d'un filet actionné par un treuil situé dans un baraquement), nous barrait le passage !!

On s'approcha au ralenti du barquet qui récupérerait les poissons dans le filet et on expliqua notre situation au pêcheur. Professionnel, il comprit tout de suite, récupéra très vite les quelques poissons restants et fit redescendre immédiatement le filet par le treuil. En guise d'encouragement il nous jeta sur le pont un gros muge vivant. Sauvés à quelques encablures du tirage à terre qui nous attendait !

Une fois le chalutier sorti, on s'aperçut que les bordées près de la quille avaient bougé, les pointes avaient cédé et le calfatage était

en partie sorti. En quelques jours on pût reprendre tout ça et on en profita pour passer une couche de sous-marine sur la carène, une fois remis à l'eau nous repartîmes vers notre destination Portmiou.

Ce que j'ignorais c'est qu'en franchissant tous les lieux maritimes, l'étang de Berre, le canal de Martigues, Bouée, Balancelle, Golf de Fos, Bouée de Carro, plusieurs années après, je travaillais dans les lieux en tant qu'auxiliaire, aux manœuvres portuaires et côtières des navires pendant près d'une dizaine d'années et que pendant cette période, il me serait donné (puisque nous étions en servitude aussi chargés du sauvetage en mer au titre de solidarité maritime, dans l'urgence), de sauver des vies à chaque lieu que croiserait le Marie pendant son convoi.

« Vision, de la croisée des lieux du futur » : (pont de Jonquière Martigues) 00h02 : « légionnaires alcoolisés » plongeant du pont, emportés par le courant, un décède, mais un reste vivant. Bouée balancelle, carto, un véliplanchiste, qui avait abandonné sa planche, réfugié sur la bouée à 22h, mistral force 10 en passant malgré les machines, le cri qu'il poussa m'a fait frémir, la récupération a été difficile mais on a réussi.

Bouée de Carro en plein hiver, mistral force 11, une grosse vedette de plaisance de la côte d'azur coule au large des bouées en pleine après-midi, heureusement, on était deux à bord, les quatre personnes accrochées au toit du roof de cette dernière et dérivant dans les déferlantes je leur criais de lâcher le toit du roof et que j'allais les abriter en mettant l'embarcation en travers des déferlantes, avec trois échelles de pilote pendues le long du bord. En dérivant, les malheureux passaient un peu sous la coque, on réussit à les ceinturer avec les lanières de bouées de sauvetage et après de grandes difficultés, on réussit à tous les sauver et les hisser à bord. Ils étaient tellement choqués qu'ils ne pouvaient pas répondre.

Et ensuite le Frioul deux personnes que je connaissais du Vieux Port, un pêcheur professionnel surnommé « Rase motte » vu sa petite

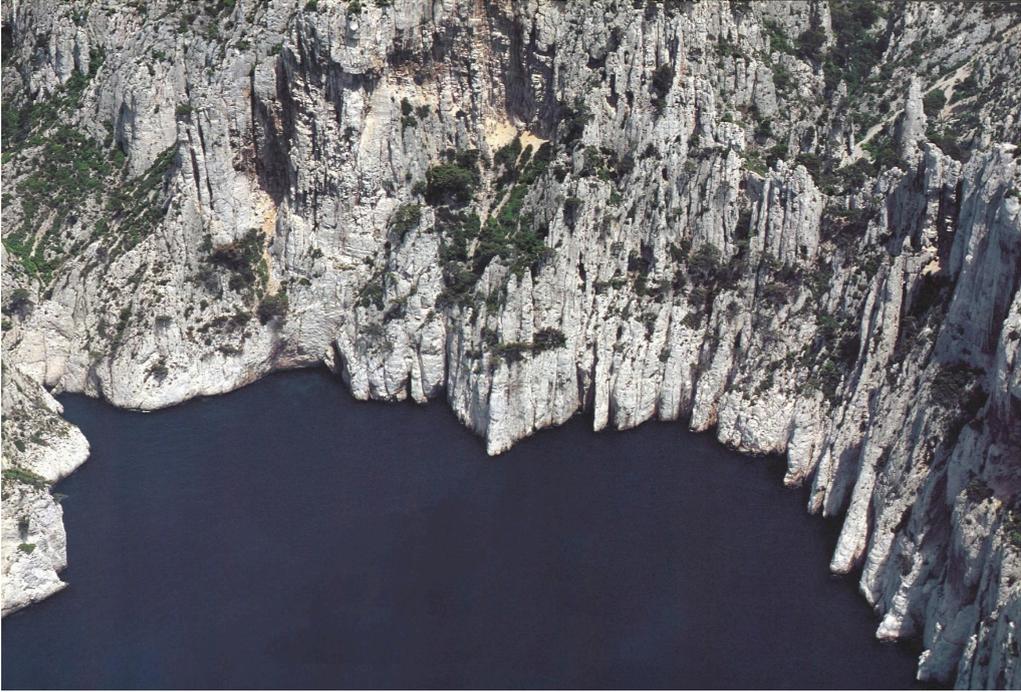
taille, sa femme, malheureusement, sa fille handicapée est décédée dans le naufrage, le gouvernail de la barque s'était pris dans la remorque entre le remorqueur et le remorqué.

Un chaland de fort tonnage, sa barque avait glissé prisonnière de la remorque et finit par passer sous le chaland en évolution. C'est un rendez-vous plus tard avec le réel. Mais revenons au présent, nous passions Planier en direction de Cap Croisette avec un léger mistral arrière. Cela nous facilitait la tâche : au bout de longues heures de traversée, on finit par arriver dans la passe de Portmiou, le premier futur bateau de plongée était accosté au ponton.

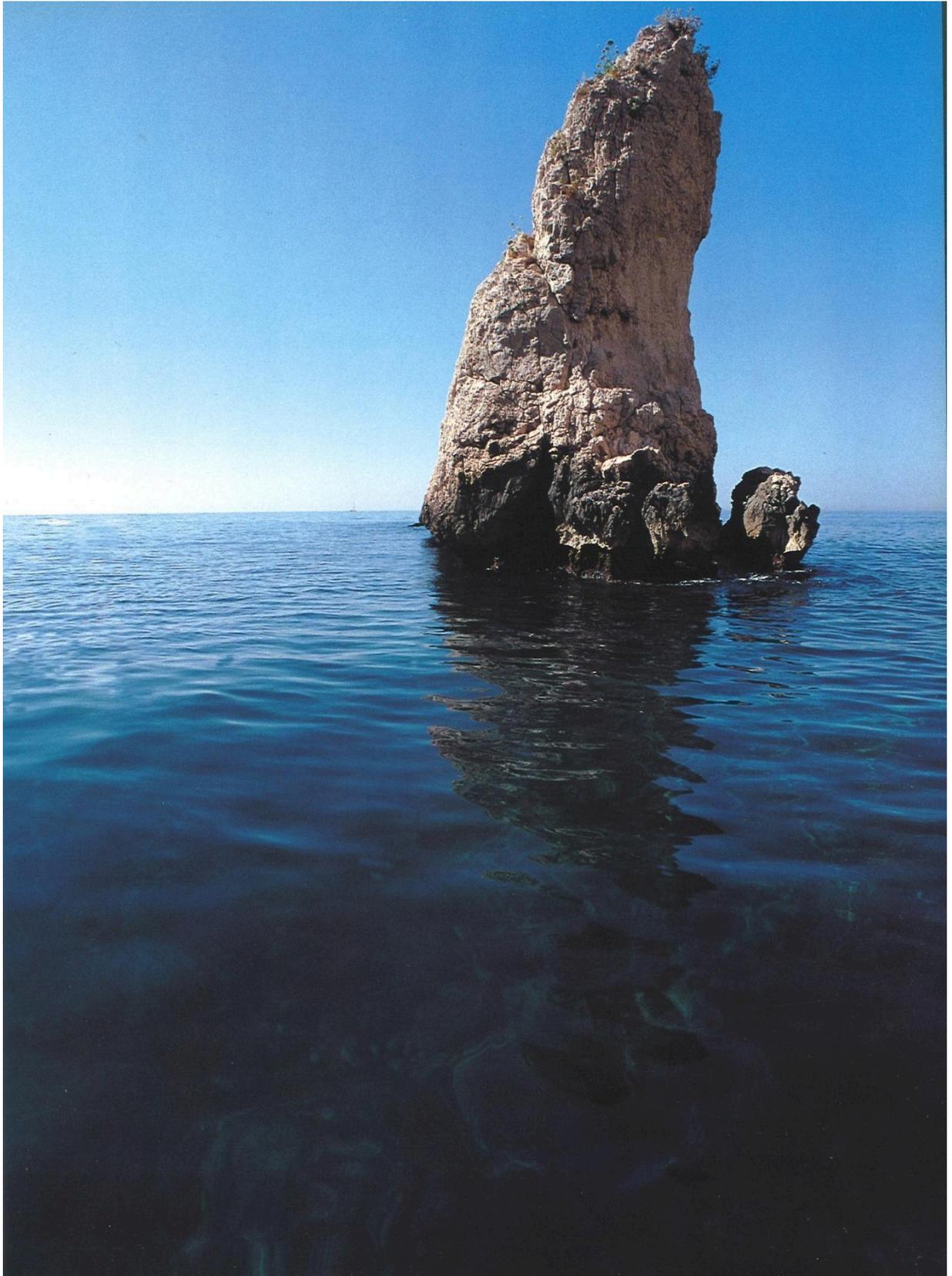


L'ÎLE MAIRE ET CAP CROISSETTE

54



DEVINSON



ÎLOT DE DEVINSON

Par la suite, avant d'être affecté à sa nouvelle fonction, vendu à M. Vaugel, patron du vieux plongeur à Marseille, dépossédé de son nom et arborant « la Pieuvre », je me servis du Marie pour pêcher les oursins en plongée au Devinson (crique après la calanque d'En-vau), les derniers étaient posés genre chou à la crème dans l'herbier de racine de posidonie qui faisait office de papier gaufré, je les cueillais à l'aide d'un petit grappin Manuel et les envoyais dans un sac de jute cerclé, une fois rempli, je mettais le sac dans une faille de l'îlot du Devinson en attendant qu'il se détresse et qu'il soit près à la consommation.

Je les récupérais, en apnée et on les dégustait sur le pont avec un petit blanc de Cassis rien de commercial là-dedans, il faut dire que les laitences d'œuf étaient énormes par rapport à aujourd'hui et nous avions un bon appétit.

Après que j'ai eu vendu le Marie, nous avons continué à faire du bateau destiné à l'école de plongée nous avons reçu une demande d'un de mes anciens copains du Chevalier rose un autre JL, qui était dans l'équipe de water polo, il avait passé son monitorat de plongée et cherchait un bateau pour faire l'école. On laissa tomber Sète trop éloignée au profit de Toulon « les ventes » des domaines et on lui dégota un canot de sauvetage et on le rapatria par semi-remorque et on le remorqua par la mer à proximité, jusqu'à Portmiou et on le mit au sec sur le tirage à terre.

C'était un magnifique canot en bois moulé, bimoteur que JL remit en état et moi-même la coque et on laissa le soin au futur propriétaire de faire le reste. Le canot à l'eau et après essai, il nous proposait en guise de remerciement, de faire une plongée en eau profonde de 55 m, au phare de Cassidaigne.

Travail et temps permettant, nous voilà partis en route vers le sud de Cassidaigne, après avoir mouillé environ 70 m de chaîne et équipés nous descendîmes en nous tenant au mouillage afin de résister au courant, arrivés environ à 55 m équipés du 4M<sup>3</sup> et la Phens

on s'amarrait avec un petit bout, à la chaîne de l'ancre, afin de rayonner autour du mouillage, le spectacle était hallucinant, je m'en suis souvenu toute ma vie au-delà des 55 m, on voyait, dans le bleu de la fosse de 2000 m, s'enfoncer avec des roches en cascade.

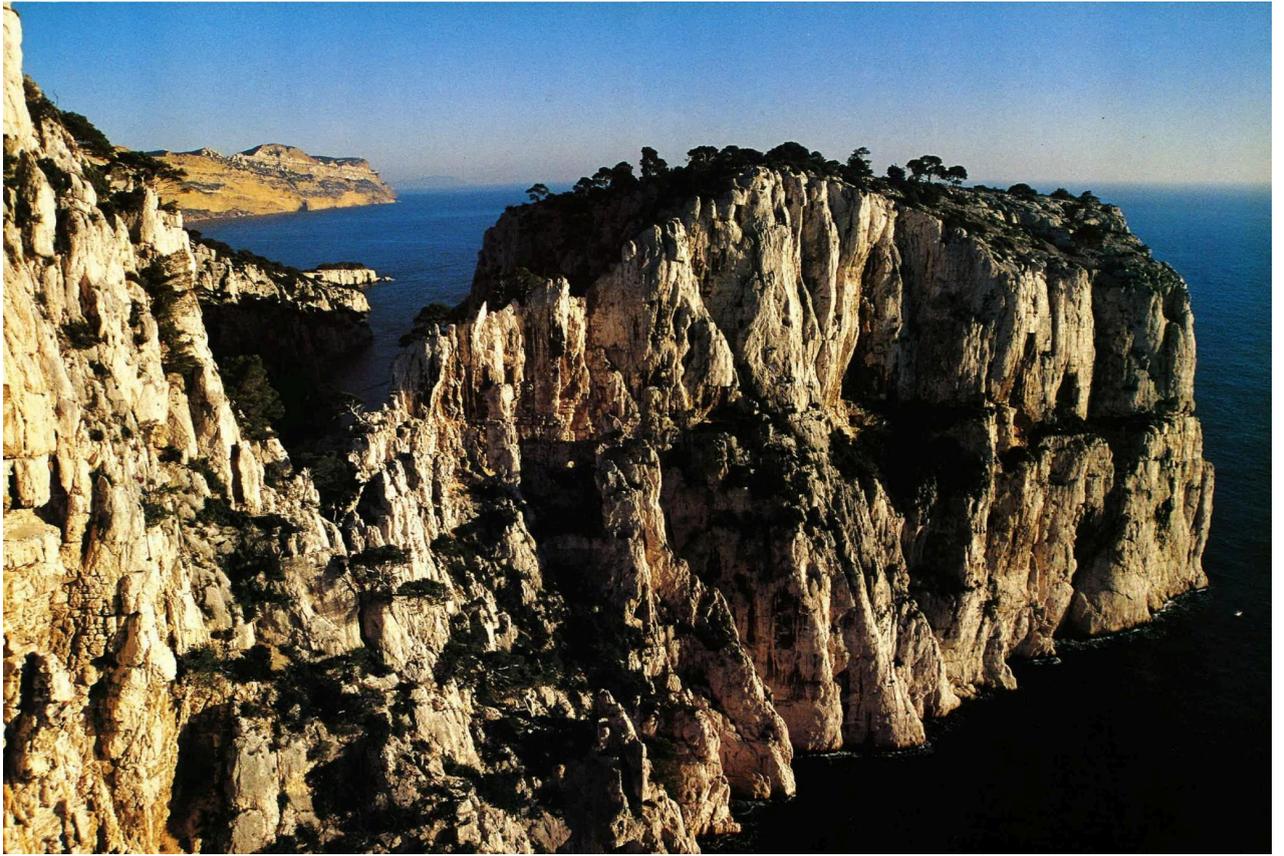
Le courant voulait à tout prix nous entraîner et en regardant avec plus d'attention, on vit au loin à notre plus grande surprise, un gros tuyau des Boues rouges, qui déversait ses résidus, vers le fond de la fosse.

Mais il y avait beaucoup plus intéressant des Mérous énormes, ainsi que des langoustes, des branches de corail grosses comme le pouce des gorgones et pour couronner le tout, je rampais dans l'herbier de posidonie, je vis une ombre, qui me surplombait, c'était une énorme murène d'une beauté phénoménale qui était posée dans l'herbier avec un position genre cobra. Je ne vous cache pas que j'ai eu la peur de ma vie, mais il faut lui rendre grâce, elle n'était pas agressive, comme elles le sont en général en eau vive, elle attendait tout simplement que sa nourriture passe ! Je me suis quand même éloigné mais il était déjà temps de remonter, tout au fond, au moyen de décompression à 6 m et paliers de sécurité à 3 m, plus de temps, que la plongée elle-même.

Nous sommes repartis avec le canot, la tête pleine d'images incroyables, cadeau très rare de la nature, je m'en souviens donc intégralement à 79 ans. Nous n'étions pas encore remontés du milieu aquatique, et revenus en surface et encore moins sur terre. Tout en demeurant malgré tout dans l'humilité, que de façon inexplicable, quelques jours plus tard, une personne se présente, au chantier en tant qu'apnéiste. Il cherchait à louer un bateau avec l'équipage afin de pouvoir s'entraîner en plongée profonde et il me demandait sur quel fond, pas très éloigné, intéressant il pouvait plonger. On lui proposait un site au large de Castel Vieil et bien entendu l'endroit où on avait plongé, récemment du Phare de Cassidaigne, en bordure de fosse.

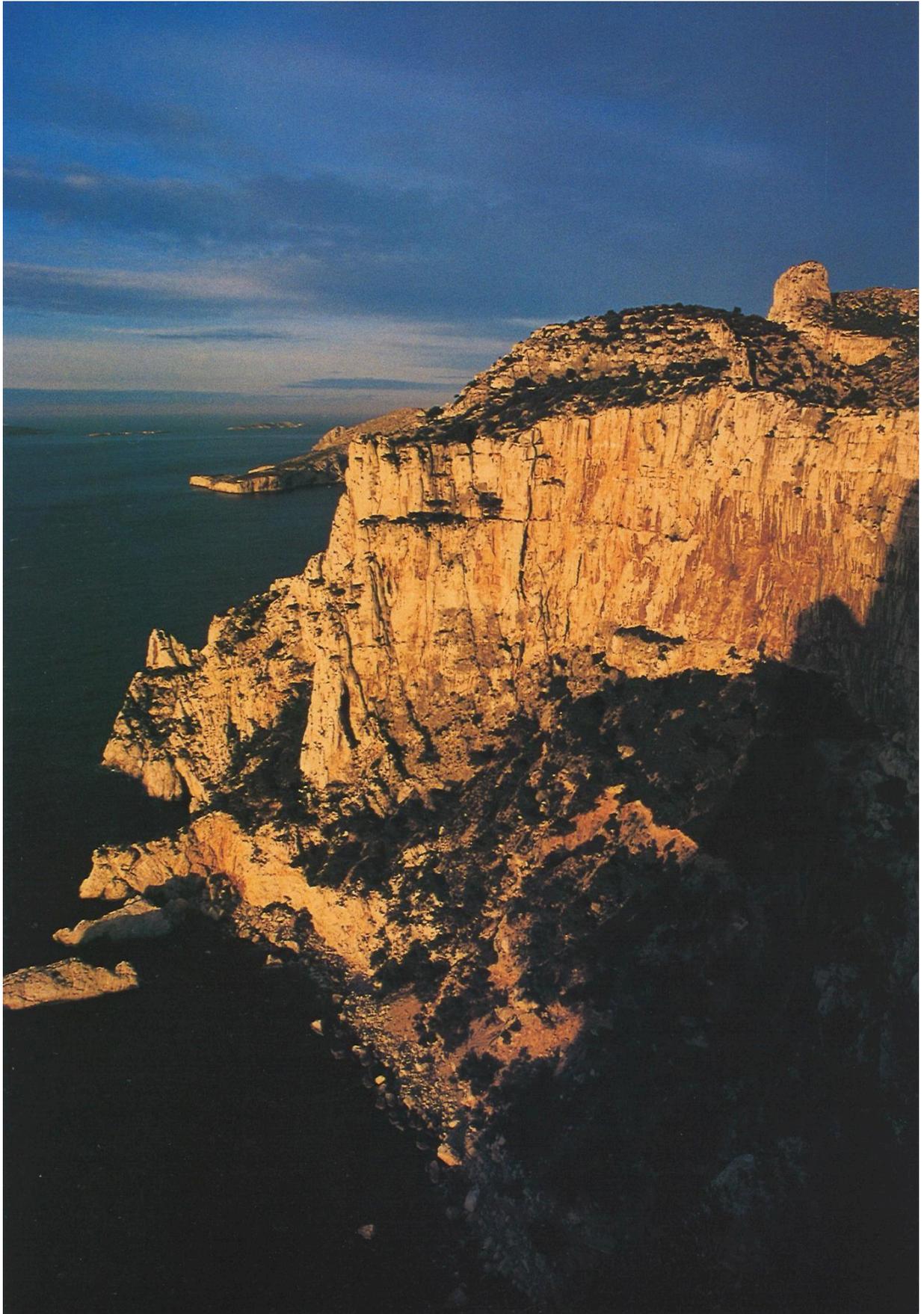
Dans les deux endroits, il y avait une très belle faune et flore. Il accepta. Le temps permettant nous appareillâmes avec une nouvelle Olinde, spectateur en service commandé, pour la bonne cause, avec tout son matériel et son plongeur, intermédiaire de sécurité, tout d'abord pour Castel Vieil et ensuite pour Cassidaigne.

C'était hallucinant, il installait sa ligne de vie le long de la profondeur, environ 65 m et faisait toute sa préparation physique et ensuite plongeait à l'aide d'énormes palmes, tout d'abord à 45 m à Castel Vieil et à 65 m à Cassidaigne, franchissant la limite de la fosse, choqué, on ne cachait pas notre angoisse, on avait peur de l'accident. Mais à deux reprises, il sortit de la surface, aussi bien que vous et moi, on était à la fois choqué et soulagé, halluciné et pantois. Ces souvenirs rares et par la force des choses réservés à peu de gens, sont restés impérissables et m'ont accompagné lors de mes « plongettes » en scaphandre autonome ; plus tard sur divers sites. On a su par la suite ces deux choses extraordinaires, ce qui facilitait la chose, cette personne fut connue de tous, comme le meilleur apnéiste précurseur d'apnée de grands fonds.





ENTRÉE CALANGUE DE PORMIOU



1<sup>ER</sup> PLAN LE TORPILLEUR / 2<sup>ÈME</sup> PLAN CAP DE MORGIYOU AU DE LA À  
PROXIMITÉ LA CRIQUE DE LA TRIPERIE

Je n'avais pas encore accessoirement de nouveau bateau de plongée pour d'abord utiliser et ensuite pour vendre. Un de nos clients devenu par la suite mon ami « Marcou » de la plaine, me menait de temps en temps à la pêche et dans la calanque de Morgiou, avec sa grosse barque propulsée par un vieux Baudouin à essence ancienne génération.

C'est un petit rassemblement, essentiellement de cabanon dont bon nombre sont des pêcheurs. Il n'y que quelques grandes maisons en pierre dont le bar, tenu par Janot et sa femme Sylvie. Là, je rencontrais quelques pêcheurs qui tirent leurs barques à terre chez nous à Portmiou notamment Dédé, Janselme et Roger Nau, surnommé « Bogue » (poisson bleu). Ce dernier cale d'ailleurs les filets à Bogues devant le grand collecteur à Cortiou (égouts de Marseille), Dédé a nommé sa barquasse de pêche le « Tiki », du nom de Goélette du capitaine Troy (feuilleton télévisé de l'époque). Il cale ses filets à langouste à 400 m de profondeur.

Il y a aussi Bernard Gaudin. Ce minuscule port de pêche ressemble à une île de la tortue par la façon de vivre des gens, ce va et vient maritime de jour et de nuit. Bernard a une grosse barque de pêche équipée d'un DB2 Baudouin, comme la nouvelle Olinde, il y a des filets à bouillabaisse et merlan.

Nous mangions les invendus qui sont le poisson abîmé dans le filet, sous forme de bouillabaisse concoctée par Sylvie, que nous dégustions tous dans la salle du bar, le vieux Michel qui est un vieux pêcheur à la retraite qui habitait un cabanon à l'entrée par la route, nous concoctait des bouillabaises et on a fait des tables chez lui. Je me sens bien dans cet endroit, je commence à le fréquenter régulièrement, des jours où je ne travaille pas au chantier naval.

N'ayant pas encore de bateau, j'y accède en Land Rover par la petite route, qui est complètement libre, sans barrière, sans contrôle, qui est très belle, sauvage et boisée, avec une vue sur la calanque de Morgiou en haut du col. Je passe mon temps de repos avec les

pêcheurs et participe autant que faire se peut à leur travail. Un soir Roger et son beau-fils me proposaient d'embarquer avec eux pour caler les filets à Bogues à Cortiou. Je m'exécutais avec plaisir, pendant le trajet, il me confiait que les commentaires allaient bon train du fait, qu'il allait pêcher à la sortie de l'égout de la ville de Marseille. Mais ils n'étaient pas les seuls, bon nombre de pêcheurs à la canne à pêche, des enrochements au-dessus de la sortie.

Il s'étaient d'ailleurs attribués leur place nominativement. Je leur répondis que s'il voulait, je pouvais plonger pour faire taire les mauvaises langues, mais c'était à double tranchant, en toute logique ce ne pouvait être qu'un cloaque. Pendant qu'ils allaient caler leur filet, j'observais comment je pouvais procéder. Cela avait l'aspect d'une rivière boueuse et malodorante. Je pourrais plonger type Cassidaigne en me maintenant au mouillage pour ne pas être emporté par le courant. Ils en furent ravis et me proposèrent de faire l'opération lorsqu'ils tiraient le filet.

Le surlendemain, on repartit de Morgiou avec le matériel. Arrivés sur place on positionna, la barque en plein milieu du flot et Roger mouilla l'ancre, il y avait environ une trentaine de mètres, je m'équipai et descendis le long du mouillage à l'aide d'un bout, avec un nœud coulant, les premiers mètres étaient complètement opaques sans aucune visibilité. La descente était interminable, j'allais remonter quand, à environ une vingtaine de mètres, apparut une lueur. L'eau s'éclaircissait et devenait relativement limpide et à ma grande surprise, il y avait de beaux poissons à perte de vue, Loup, Dorade, Sars, Maquereau, Sardine et évidemment Bogues et je me mis à observer tout ce petit « peuple ».

J'étais médusé entre la limite des eaux complètement opaques et la dizaine de mètres plus bas, où s'entassait une montagne de résidus, de toutes natures à perte de vue. Il y avait une partie d'eau visiblement propre où les résidus tombaient en pluie serrée et parmi ces derniers, il y avait certainement un grand nombre de déchets de nourriture

qui venaient des évier de la ville, dans les assiettes, les plats, les casseroles et autres que l'on rinçait dans les familles.

Qui l'eut cru, tous ces poissons gobaient tout ça en banc, chacun choisissait ce qui lui convenait. Je serais resté des heures à regarder le spectacle hallucinant. Mon palier de sécurité à trois mètres m'attendait et je voulais rester le minimum dans le cloaque comme quoi les animaux avaient démenti les « mauvaises langues ». Ils attendaient que les déchets de nourriture des humains se « purifient », dans les dix mètres d'eau claire par le sel et l'iode, c'était une leçon de la nature.

Dès ma sortie de l'eau, j'en fis part à Roger et à son beau-fils qui éclatèrent de joie, on tira les boguières (filet) et on rentra à Morgiou.

L'été arrivant, le travail au chantier à Portmiou s'accroissait et je n'avais pas beaucoup de temps libre. Le peu de temps que j'avais se passait à Morgiou, où Roger m'avait demandé de les aider pour le transport des naturistes à Sugiton. En effet, à cette époque, ces derniers préféraient embarquer à Morgiou plutôt que je passais à pied par Lumini.

Alors, il y avait foule sur le quai à Morgiou, il fallait encaisser le prix du transport, placer les gens convenablement, dans les barques et les aider chacun à débarquer à l'arrivée sur l'embarcadère « rocheux » à Sugiton, veiller à ce qu'ils ne s'agitent pas trop pendant les trajets car la flottaison n'était pas loin du bord !

C'était sympa, ils, elles, rigolaient pendant le transport. Tout le monde était en maillot de bain et pas mal de liens se nouaient, au fil des jours, entre les passagers et aussi l'équipage. Puisqu'après la journée de naturisme à Sugiton et qu'on les aient rapatriés, tant et si bien que, certaines, ou certaines, en oubliaient de se remettre en maillot à bord, ce que je veillais à leur faire faire ...

Ils finissaient leur soirée au bar de Janot à Morgiou. C'était des temps extraordinaires de nature de convivialité, de bons rapports humains et de solidarité qui n'existe plus dans le coin de nos jours.

L'automne arrivant et n'ayant plus de bateau de plongée à vendre on se remet en quête, avec JL, d'en trouver mais cette fois-ci plus près que Sète !!

Au quai de la lave à l'Estaque, où étaient amarrés beaucoup de gros bateaux à l'abandon, on marchait sur le quai, le regard de JL se porta sur un énorme bateau aussi gros que le ponton je lui dis « tu es fou ».

Il me répondit que ça pouvait faire une énorme école de grande plongée, genre petit cargo nordique avec château AR, passerelle et ailerons. La machine était énorme de marque Sulzer 400 cv, quand on était debout sur le parquet de cale, en tendant le bras on atteignait à peine le cache culbuteur, il en tomba amoureux. Il sut par la suite, quand il l'acheta, que le bateau à cette époque aurait participé au trafic de cigarettes et qu'il se surnommait le « Combinatti » dit le propriétaire.

Quant à moi, j'eus des goûts beaucoup plus modestes, je jetais mon dévolu sur un ancien chalutier modifié en plaisance, le « pourquoi pas », nommé comme le bateau de Charco, et qui avait une très grande plage arrière de douze mètres, une machine de 150 cv de marque Baudouin le DB6, il pourrait éventuellement transporter beaucoup de plongeurs en ponté.

En attendant de les rapatrier, on reprit notre travail au chantier à Portmiou, l'hiver commençait à montrer le bout de son nez et on décida, bien nous en a pris, de modifier l'emplacement du « ponton atelier flottant » de nom, « chantier naval autonome », qui était mouillé par l'AR à la berge et le tourner cette fois ci, en long de berge ce qui était une vraie manœuvre, hard, surtout dans une giration pratiquement équivalente aux dimensions du ponton, avec la nouvelle Olinde, en guise de remorqueur !!!

Enfin, après moult tergiversations et frayeurs, on finit par réussir la manœuvre et l'amarrage, tout en réutilisant le petit bout de panne à pont levis existante. De cette façon-là, Jean-Louis pouvait amarrer à

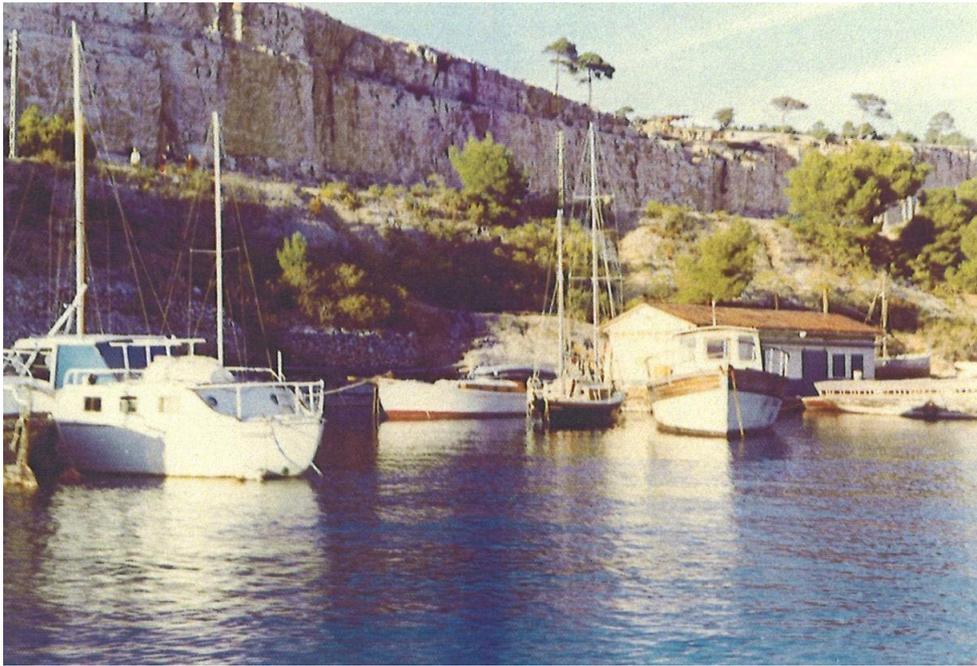
couple son chalutier Combinatti, dixit l'ancien propriétaire, ou pseudo Combinatti, dont il modifia plus tard le nom en « Noctilio » et la fonction, en Goelette, un travail colossal rendons à César ce qui est à César. Quant à moi, je mouillais le pourquoi pas l'AR amarré à l'avant du ponton.

Nous rentrons carrément dans l'hiver et allions à notre insue affronter une tempête sans précédent, qui se répercuterait dans Portmiou. C'était aux alentours des années 70-71, en effet, un vent du sud-est se leva une nuit force 10 à 11 et il dura 4 jours quand la renverse de sud et d'ouest se fit sentir. On eut l'impression que toute la mer démontée rentrait dans Portmiou, une houle longue et des courants violents (tiragne) les eaux sont montées de 50 cm à un mètre avec des mini déferlantes.

Cela nous obligea à virer sur les chaînes d'ancre afin de mettre le ponton de 45 tonnes au milieu de la calanque. Sur la berge, les planches de la seule panne existante du club nautique côté presque île ont toutes sauté. Impossible de circuler entre les bateaux qui se cognaient les uns contre les autres. Certains coulaient ou faisaient la feuille de platane, immergés mais encore amarrés. Notre panne d'accès avait également sauté et le chariot du tirage à terre avait déraillé.

Au fond de la calanque, les difficultés occasionnées par la houle qui roulait jusqu'au pins, on avait l'impression que la calanque se remplissait et se vidait. C'était carrément le cataclysme, je sais que l'on ne me croira pas mais c'était la triste réalité, peut-être quelques lecteurs éventuels de l'époque pourront en témoigner ...

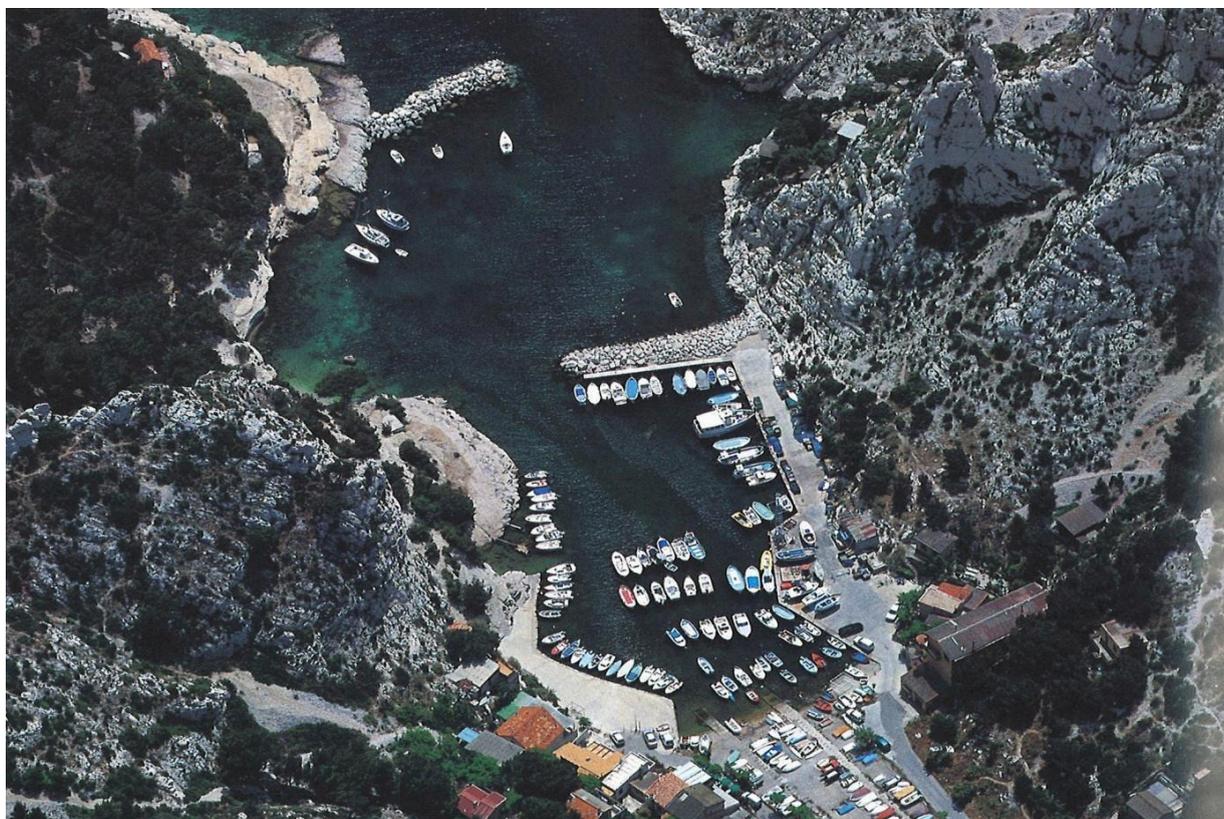
## CHANTIER NAVAL PORTMIOU



LE POURQUOI PAS



LES GOUDES



PORT DE MORGIYOU



SUGITTON



SORTIE DU PORT DE MORGIU

On mit un certain temps à s'en remettre.

Au printemps je décidai de tirer à terre le « Pourquoi pas », chez le concurrent (port de Cassis) pour le repeindre et l'améliorer. L'aménagement était déjà existant, il était habitable. En dehors du travail, j'allais à Morgiou de temps en temps avec Marcou et y passais quelques week-end et jours de fête.

Dédé Janselme m'avaient autorisé à l'amarrer à couple du Tiki. J'avais toujours, bien évidemment, mon matériel de plongée à bord et avec l'aide des « autochtones » de la calanque, j'allais faire quelques plongées notamment sur la grotte de la calanque de la triperie, d'où Roger me rebattait les oreilles depuis des lustres, de plonger, comme au grand collecteur.

On finit un jour par y aller avec le « Pourquoi pas ». J'étais accompagné d'un ami plongeur de la calanque, il y avait 27 m de profondeur, on s'équipa du 4m<sup>3</sup> et de la Phenzy et d'un projecteur et également du fil d'Ariane. Arrivés au fond, on se demanda si Roger n'avait pas eu une « alu ». On ne vit pas de grotte en tant que telle, mais une gigantesque faille horizontale de deux à trois mètres de haut et environ une quinzaine de mètres de long.

On hésita à rentrer, de ce fait, mais on a été récompensé. La grotte, en tant que telle, était bien là. À l'intérieur, elle était tapissée de branches de corail, on accrocha le fil d'Ariane à un petit éperon rocheux et on se lança avec nos projecteurs dans la grotte à proprement dit. Plus on avançait, plus cela ne ressemblait plus à une grotte marine, mais à une rivière souterraine sans courant, avec des stalactites et stalagmites. Il y avait quelques poissons plutôt d'obscurité type congres, murènes, moustelles garri, ...

On continua à avancer mais tout à coup, nos palmes, pourtant actionnées avec le plus grand soin, soulevaient le sable et la vase du fond de la grotte et obscurcissait le faisceau de lumière du projecteur. On décida de faire demi-tour, heureusement on avait plus qu'à suivre le fil d'Ariane.

On avait fait environ 60 à 80 mètres dans la grotte, après avoir repris nos esprits, quelque chose m'a interpellé. Contrairement à la rivière souterraine de Portmiou, qui elle, s'enfonçait dans le sol, à la différence, la grotte de la calanque de la Triperie remontait visiblement du fond dans la roche vers la surface.

Ce que je ne savais pas, c'est qu'il y aurait une réponse des années après, pour d'autres raisons plus sérieuses et historiques et qu'elle deviendrait la grotte Cosquer.

Quelques temps plus tard, je fis encore quelques plongées en solo, avec le « Pourquoi pas » notamment entre Riou et le grand Conglué. Pour rendre visite à mes « homonymes » tel que me surnommait Marcou, Jojo le Mérrou, quand tu n'es pas à 25 m au-dessus !! tu es en surface !! sinon ! 25 m en dessous.

J'étais mouillé, le « Pourquoi pas », dans l'intervalle que je considérais comme étroit, et remontais. Je n'avais pas plutôt remonté en faisant mon palier de sécurité à 3 m, que j'entendis malgré la couche d'eau une sirène. Je finis mon palier et sortis en vitesse par l'échelle de bains, j'aperçu à quelques encablures un cargo mixte qui m'intimait de dégager le passage, ce que je fis en catastrophe.

Je n'avais jamais pensé que des navires passaient par là, pour éviter de faire le tour des îles. Dorénavant je plongerais sur le haut fond entre l'île de Calseraigne, (surnommée plane), (île de Riou) et le grand Cougloué, là ils ne pourraient pas passer !

D'ailleurs, un de leur homonymes avait tenté de le faire, il y a très longtemps, un cargo cimentier et il y était toujours sous forme de vestige, d'épave et de morceaux de sacs (de ciments

fossilisé) de la cargaison. Je mouillais de temps en temps devant la plage de Riou pour prendre le bain avec ma « fiancée » de l'époque devenue mon épouse.

Pour la petite histoire, on pêchait mouillé dans la crique de l'île de calseraigne (plane), ou entre temps, j'avais pris le barquet pour

pêcher quelques Fiopellans.

On a pu vérifier bien malgré nous les dires des pêcheurs professionnels des environs, que les eaux boueuses ! Du grand collecteur venait jusqu'aux îles, selon le courant; on ne s'éternisa pas à rentrer à Morgiou.

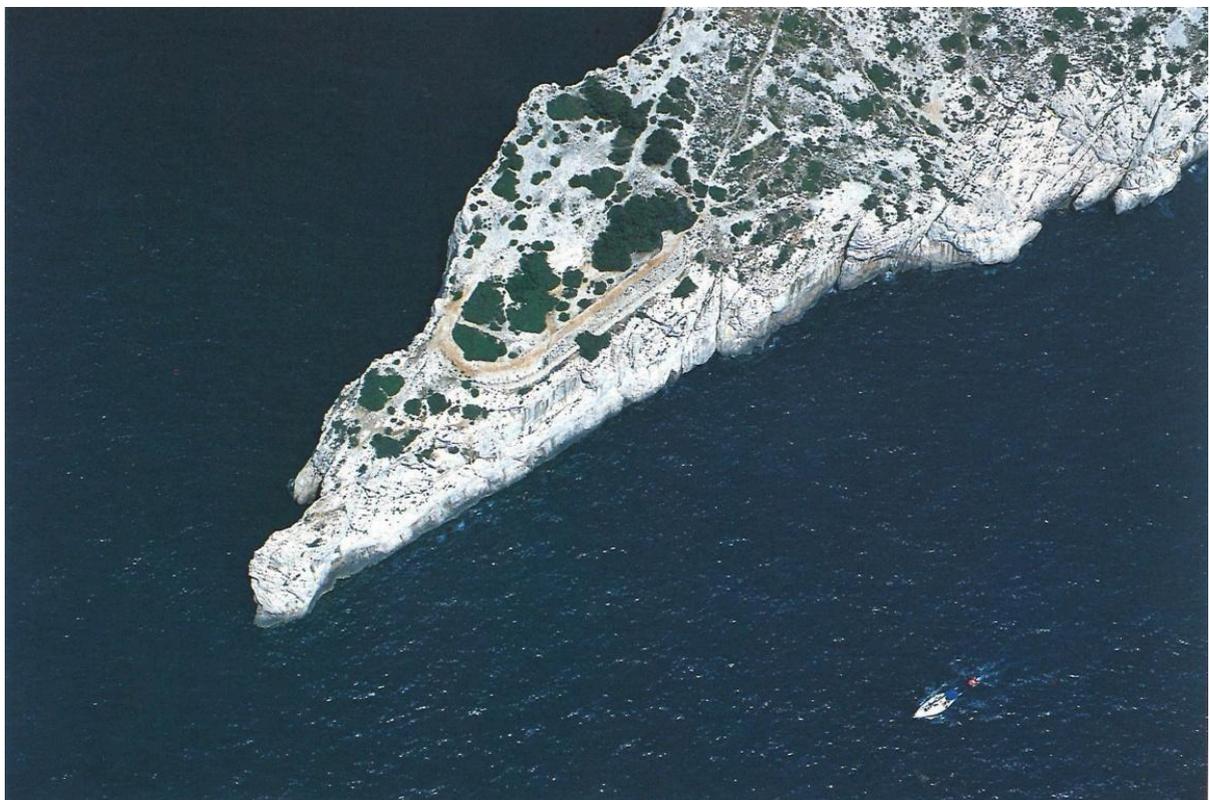
Mes relations avec mon associé JL commençaient à se dégrader, je vendis mes parts à un homologue de son choix et quitta définitivement Portmiou, à mon grand regret.

Je passais avec le « Pourquoi pas » le cap Croisette, mais cette fois-ci dans le sens contraire, direction le chantier Scotto dans l'Anse du Pharo, pour le préparer à l'école de plongée, et que je ne reverrai pas. Ce site dans lequel j'avais travaillé pendant cinq ans.

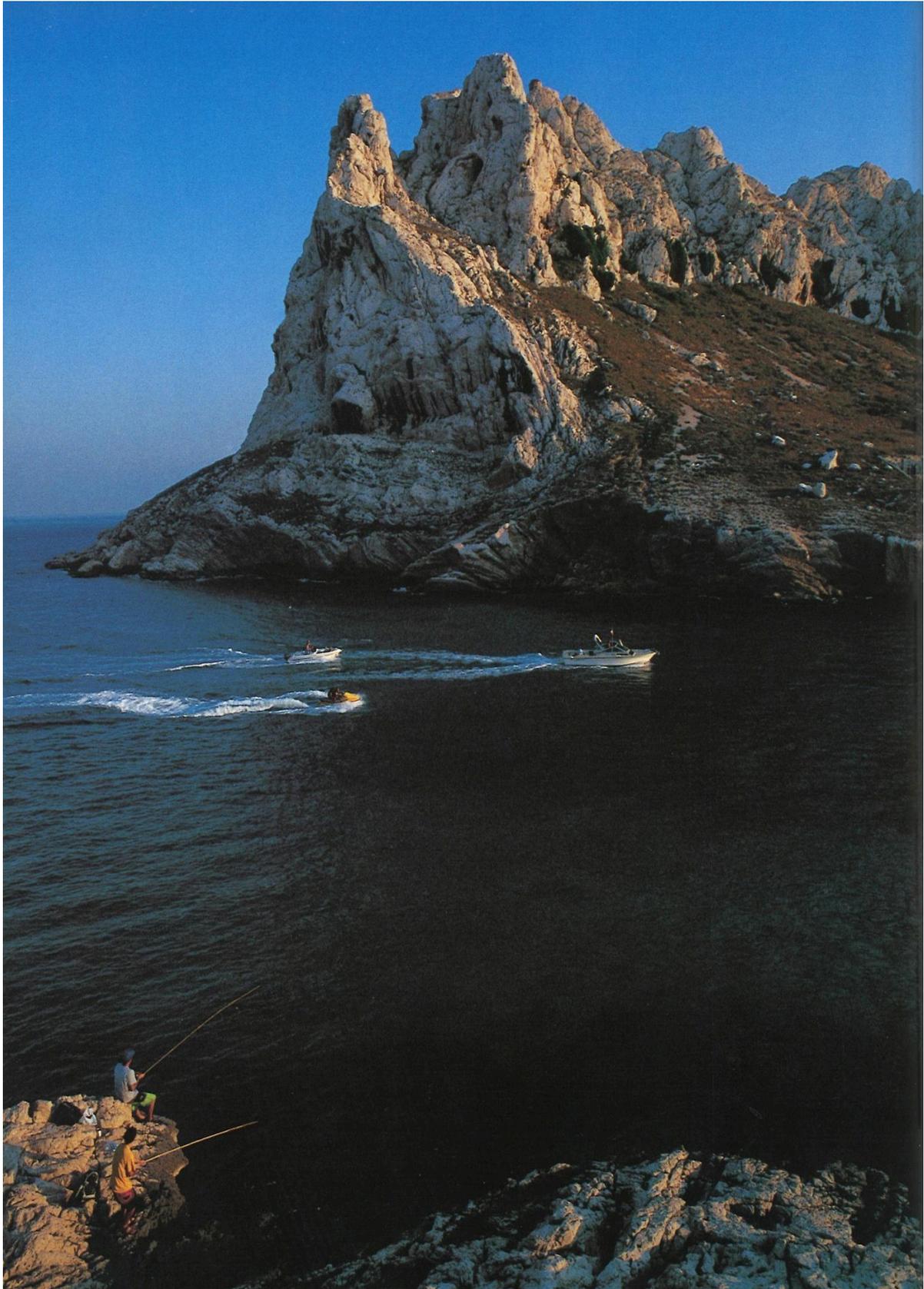
Ce que je ne savais pas c'est que ma vie allait basculer toujours dans le maritime, mais de façon beaucoup plus sûre. Arrivé au chantier Scotto, il avait descendu le chariot du tirage à terre, dès le « pourquoi pas », au sec sur la cale, en descendant du bateau, je tombais sur César, mon ancien collègue charpentier de Noguéra. C'était un signe, la page était tournée. On se congratula, il était contremaître de chantier. Je lui expliquais les travaux que je comptais faire pour m'approprier le bateau, en école de plongée.



PLAGE DE RIOU



CAP DE MORGIU



ÎLE MAIRE - CAP CROISSETTE



ÎLE DE RIOU ET CALSERAIGNE



CALANQUE DE MORGIOU



TIRAGE À TERRE DE CASSIS



FORT ST. JEAN MARSEILLE  
PORT DE LU N M





PORT DE SAUMATY



FRIOUL

Une dizaine de jours après, les travaux étaient pratiquement finis. J'ai rencontré le patron du chantier qui connaissait le chantier naval, que j'avais à Portmiou. Je lui expliquais brièvement ce que je voulais faire, il me répondit que c'était bien d'actualité mais plutôt aléatoire et que compte tenu de mes brevets professionnels maritimes, je pourrais faire plutôt l'auxiliaire portuaire et côtier dans une boîte maritime, assimilé fonctionnaire. Je répondis à Monsieur Scotto que j'y réfléchirais et à la suite de la mise à l'eau du bateau, j'allais l'emmener au Vieux-Port au pied du fort Saint Nicolas, où les quais étaient libres d'occupation sans réglementation à l'époque !

Finalement, j'acceptais la proposition de Monsieur Scotto, j'ai mis en vente le « pourquoi pas » et je contactais la boîte maritime, qui acceptait ma candidature cela me permit de travailler en sécurité pendant vingt ans. C'était quand même harassant, au point de vue horaire mais, « je faisais avec », vingt-quatre heures de travail ininterrompu, et quarante-huit heures de repos, deux-cent-quarante heures par mois, et un mois de récupération tous les quatre mois. Rien de très aventureux dans ce genre de navigation, ce n'est qu'une présence permanente dans les éléments, par pratiquement tous les temps.

Mis à part ce plaisir, cela m'a permis en étant le plus souvent le long du bord des navires, d'étudier leurs carènes dans les diverses formes de temps, de vagues et de vitesse. J'ai commencé à élaborer des plans et ensuite des maquettes de bateaux afin de cristalliser ce que j'avais observé et j'ai essayé en toute humilité de « marier » Archimède à Venturi, après avoir vendu le « pourquoi pas » à une école de plongée naissante des Goudes ou de la Pointe rouge et l'avoir remplacé par un voilier de près, un alpa 9.50 le Ticoyo, et avoir pris base au Frioul pour passer les vacances avec la famille et faire de la voile et pour ne pas perdre mes liens avec ma première partie de carrière, dans ce monde de bateau de servitude et de navire de commerce.

Je me lançais parallèlement, à mon travail, sérieusement cette fois-ci dans une étude dans un canal à Houle, la Seyne-sur-mer, des diverses maquettes que j'avais conçu, les essais ont été concluants dans le sens où l'idée n'était « pas géniale géniale mais pas mal », (appréciation du professeur Guével directeur d'Océanide de l'époque). Il s'est avéré par la suite, que cela déboucherait, sur un brevet international dont le contenu succinct et entre les lignes, étaient une récupération de la vitesse perdue des fluides sur les flancs de base et de les recentrer sur l'axe de ce dernier au moyen de canaux, ou voûtes, Gorges, en constituant un léger étranglement au niveau de la partie maîtresse du navire pour augmenter la vitesse de ses fluides prés accéléré vers les hélices insérées dans leur voûte AR, commis en tuyères.

S'ensuit un léger déjaugage du navire, à pleine vitesse pour la même puissance d'où une économie d'énergie à vitesse initiale. Gain de vitesse à pleine vitesse.

**PS : site à disposition : [concept-maritime.fr](http://concept-maritime.fr)**

Les fonds de vente du « Pourquoi pas » s'épuisant, le brevet ne put être suffisamment protégé. Alors, tout le monde s'était servi notamment les italiens avec qui j'ai travaillé à l'époque et d'après ce que j'ai pu entrevoir, les dernières carènes s'inspiraient furieusement quarante ans après, avec une évolution qui y figurait également.

À la suite de quoi, j'ai pu avoir un rendez-vous avec l'avocat d'affaires Benoit Bartherotte qui s'occupait du redémarrage, des chantiers de construction navale de La Ciotat et je lui fis part de mes projets ainsi que de mes difficultés. Il me proposait à ma grande surprise de les diriger dans l'hypothèse où ces derniers redémarreraient mais on sait ce qu'il est advenu par la suite ...

À cette époque, la déconvenue a été au niveau du temps d'observation, passer certes, en service commandé, dans les éléments et également, de l'origine des « moyens financiers ». L'essentiel est que ce travail m'a surtout permis de sauver en me

neuf vies sur onze malheureusement, j'en raconte le déroulement dans le récit antérieur, lieux de fonction chargés déjà croisés p.51 et p.52, du rapatriement du Marie, d'Agde, à Portmiou, car bizarrement un incident maritime lors du rapatriement, m'a fait croiser tous les lieux maritimes où je sauverai toutes ces vies, quinze ans plus tard, alors que sans cela je n'aurais jamais croisé ces endroits lors de ce rapatriement.

Afin de garder le lien avec la première partie de carrière et de me changer les idées je saisis l'opportunité qui m'a été donnée par un de mes amis Claude moniteur de voile à l'Union Nautique Marseillaise, qui me proposa de louer à un prix d'ami son Dufour 4800, c'était très vaste, pour quatre personnes, mon épouse, mon fils mon père et moi. Elle trouva un couple d'amis pour partager la location ce que j'ignorais c'est qu'autant ma première partie de carrière avait pratiquement commencé, par une croisière, vers les îles à bord du Chandralela, que cette deuxième partie de carrière, elle, se terminerait aussi par une croisière de façon prémonitoire, en ce qui concerne les éléments.

Quant à l'équipage d'amis qui participait de 50 % à la location, le copain voulait agir en « commandement » dans les mêmes proportions, sans aucune expérience du métier de marin, ni des éléments, et aurait à plusieurs reprises, sans le vouloir, le rôle de « naufrageur ». Nous partîmes donc du Vieux-Port par le Passe Sainte Marie, j'avais pris deux ries de sécurité dans la grande voile car la météo avait annoncé sud-est. Force 5 sur 6 ce n'était pas le vent rêvé pour aller à Porquerolles, il faut dire qu'il y n'y avait que ce créneau de location.

Je passais au moteur sous la jetée des Catalans, il n'y avait pas la bande de 300 m à l'époque, de façon à tirer un bord sur Planier et afin d'en tirer le moins possible pour aller aux Embiez.

En croisant à proximité des balises Canoubier et Sourdaras, le pseudo capitaine naufrageur me dit : « on aurait pu croire que »

c'était du troisième degré ? mais pas du tout ! c'était au premier, passer entre les deux balises ?

Cela nous raccourcirait, je lui répondis strictement oui et on glisserait sur la quille !!

J'ai compris que pendant la croisière, j'aurais donc deux surveillances à faire : celle normale, de la bonne marche du bateau et celle du pseudo capitaine à 50% « naufrageur ».

Ce fut très pénible pour atteindre les Embiez, mais il n'y eut plus de frasques du « naufrageur ». Il nous fallut trois ou quatre bords de près pour arriver, l'équipage féminin, avait le mal de mer ou décida de se mettre à l'abri dans le port des Embiez. Ce que l'on ignorait, c'est qu'on allait y rester plus de la moitié du séjour, compte tenu du vent d'est fort, des orages diluviens de nuit et de l'éventuel mal de mer !

Heureusement, on avait le soleil la journée ce qui nous a permis de profiter de cette belle île et de ces plages, ces restos et auberges. Le soir de l'arrivée, mon père nous invita au restaurant dans l'hôtel prisé des Embiez comme de juste, il n'y avait pas de place et mon père, qui ne s'embarassait pas d'apparat se trimbalait et en gabardine avec bob jaune en arrivant à l'accueil après avoir piétiné le sol. La femme de ménage, était derrière nous, il y avait des personnes devant nous et mon père, s'est mis à circuler entre les tables dans son accoutrement, afin de repérer la table qu'il allait retenir, il avait bien senti que la gérante n'était pas encline à nous accueillir, on riait sous cape ...

Lorsque notre tour vain, il s'adressa à l'hôtesse, qui lui répondit comme par hasard qu'il n'y avait pas de table de libre, et qu'il y avait un autre restaurant, qu'elle nomma avec l'accent très pointu « l'auberge allemand ». Perturbé par l'accent mon père répondit, « le berger allemand », non répondit l'hôtesse avec l'accent identique, à « l'auberge allemand » on explosa de rire et en rions encore. Ça ne m'a pas laissé un souvenir impérissable de l'hôtellerie.

Finalement, on a pu dîner à « l'auberge allemande » !! malgré le temps on a passé un excellent séjour aux Embiez, le temps de la location déjà diminué de moitié on décida de rentrer en s'arrêtant dans les divers ports sur le trajet de retour, en escale à Bandol où on fut dévorés par un nuage de moustiques, tout le monde dormait sur le pont dans le port et mon père et moi, dont les moustiques n'aimaient pas le sang dormirent dans la cabine. Le lendemain, on se dirigeait vers Les Lecques, la croisière de rentrée se déroulait beaucoup plus confortablement, vent arrière au bon plein le grand port des Lecques était complet où se dirigeait vers l'ancien port des Lecques, où il fallait bien rester dans l'axe de la passe, car le fond était limité, pour notre bateau.

J'ai eu le malheur de descendre dans la cabine, car le moteur avait eu une ratée, « le naufrageur » se remit à sévir et sortant de la cabine, je vis qu'il était trop à tribord. Je lui arrachais la barre, à roue, des mains en faisant, tout à bâbord, arrière toute, mais on talonna quand même légèrement.

Une fois accostée, je levais les panneaux de cale, afin de vérifier les boulons de quille, mais il n'y avait pas de suins « plus de peur que de mal ». Je plongeais pour voir les éventuels dégâts mais il n'y avait qu'un petit éclat de peinture de sous-marine sur le bulbe. Nous repartîmes le lendemain cap sur Marseille, en faisant comme de juste notre dernière « escale » à Portmiou on s'amarra à mon ancien chantier où il n'y avait personne. On descendit à pied à Cassis pour dîner au restaurant, c'était sans compter le fameux orage.

Nocturne habituel, mais cette fois-ci, il était encore plus violent. Un torrent dévalait dans la grand-rue de Cassis et se jetait dans le port, on n'avait jamais vu ça. L'eau rentrait même dans le restaurant, il ne dura pas toute la nuit. On a dîné et on est rentré à Portmiou, on était obligés de marcher sur le milieu de la route, et le caniveau, et le trottoir étaient des petits torrents. Le lendemain, on mit le cap sur Marseille, au moteur car il n'y avait pas de vent on a longé, bien entendu les

calanques et on mouilla à Sormiou pour prendre le bain. On finit notre croisière en passant par le Cap Croisette finalement, en occultant la météo, cela avait été une belle croisière, bien aidés par le Dufour 4800, qui était un super bateau. Cela nous avait complètement coupé de notre vie de tous les jours, autant dire que l'on n'a pas réinvité « l'équipage d'amis ».

J'ai repris mon travail au fil des mois et années de navigation, mon état de santé se détériorant, je fus obligé de quitter la boîte maritime en invalidité, qui ne fut pas très généreuse voire pas du tout, pour vingt ans de bons et loyaux services, la phrase clé « état de service irréprochable » sans plus !!

Grâce à mon expérience maritime et je pense, aussi grâce à mes travaux sur les carènes, j'avais pu décrocher un titre d'expert maritime près du tribunal de commerce et par la suite près de la cour d'appel d'Aix en Provence.

Cela permit de combler le manque, pendant les dix ans de carrière qu'il me restait à effectuer.

## 5<sup>ème</sup> chapitre

N'étant plus en mesure de fréquenter les « éléments marins » dans l'immédiat je me réfugiais dans le camping-car, mais ce n'était pas de gaieté de cœur !! Cela me permit une pseudo santé physique. Le professeur Aquaviva m'avait prédit un fauteuil roulant si je continuais mon activité « nautique » et me « prescrit » de reprendre mon sport aquatique, la natation. Tout d'abord en piscine où je pus reprendre un niveau « approchant » de celui de l'époque. Je fis la connaissance de quelques maîtres-nageurs qui me pris en amitié et qui m'ont boosté et m'ont fait passer mon brevet de surveillant de baignade et incité à participer à la course du Monté Cristo (château d'if, plage du Prado). Cela m'émoustilla et me permit de reprendre contact avec la mer ...

En ce temps-là, habitant à proximité du Vallon des Auffes, j'allais nager hiver, comme été autour de l'île Gaby et l'île du Pendu, devant la plagette de Malmousque. Je liais des amitiés avec les habitués, notamment avec le boulanger qui avait son magasin au pied de boulevard Tellène. J'ai oublié son nom, mais pas sa puissance physique, c'était quelqu'un qui ne venait pas de « l'univers natation », mais un autodidacte d'une force aquatique phénoménale, on nageait l'hiver par tous les temps, de mistral et de vent d'est. On avait établi un trajet en fonction du vent, déferlante, mini, et courant.

On partait de la plagette de Malmousque et on longeait la côte en dessous les murs d'enceintes des bâtiments de la légion à l'abri des vagues, puis on attaquait les mini déferlantes à épauler (dans l'angle surfeur).

En direction de l'îlot qui permet le relèvement des navires de commerce, face aux bains militaires et lorsque l'on avait l'ouverture sur le sud-ouest de l'île du Pendu, on envoyait virer la « mini » déferlante derrière nous.

Elle nous portait ce qui nous donnait une bonne vitesse avec moins de fatigue. Sur la lancée, on allait virer le cap de l'île Gaby et on remontait à l'abri derrière elle et l'île du Pendu également à l'abri du mistral, ensuite, on regagnait la plagette. C'était relativement dangereux (« on avait toujours la petite lampe rouge présente ») mais j'avais quand même établi un plan de sauvegarde. Vers le milieu du bord sud-ouest de l'île du Pendu, il y avait une petite grotte sous-marine au fond d'une petite crique cela pouvait permettre en cas de vague ou de courant trop puissant, de s'y soustraire et de se trouver complètement à l'abri de l'autre côté dans le nord et, de l'île, parmi les poissons qui peuplaient la grotte ! Peu après à gauche en remontant, il y avait une toute petite plagette à l'abri de laquelle on pouvait se reposer, il y avait également un passage étroit, entre Gaby et l'île du Pendu dans lequel on pouvait se précipiter en cas d'urgence.

Une autre grotte se trouvait sous l'îlot Gaby dans le « détroit », qui devait déboucher au centre de la construction sur l'île. On peut dire que ces frasques maritimes créaient la satisfaction des habitués de Malmousques. Mais eux, ils ne voyaient pas la faune et la flore.

Les méduses, les bancs de bogues et de sardines, maquereaux, éventuellement raies, pastenagues, requin bleu, etc ... Ainsi que les frasques de ces dernières.

Un jour, je m'entraînais pour le monté cristo, au large de Gaby, j'aperçu un poisson d'environ 80 cm à 1 m qui tournait autour de moi à environ 1 m de profondeur et 15 m de distance. Je ne distinguais pas avec mes lunettes de piscine, l'espèce. J'essayais de me rapprocher tout en continuant à nager et aperçu à ma grande stupeur un « barracuda ». Certainement la faim et la température de l'eau, à 40 m de 2° de plus, expliquaient leur présence.

J'allais me reposer sur l'île du Pendu mais le goéland voulait me chasser, car il avait l'impression que j'en avais après leurs œufs. Alors que je m'asseyais au bord d'un rocher un peu en surplomb, certainement le mâle, venait à environ deux mètres de moi et on

caquetait. Je refaisais en fréquence de son, le piaillage, il hallucinait.

Une fois reposé, je plongeais afin de retourner sur la plagette de Malmousque, il me suivait en l'air en plongeant une ou deux fois pour me pincer sur la tête. Je le surveillais des yeux derrière la tête et le détournais en cas d'attaque, avec un choc sur « le nez » ou à l'aide du bras, en faisant une gerbe d'eau, pour le chasser.

Je replongeais dans la grotte, en sens inverse afin de l'égarer et c'était le jour où à la sortie je ne tombais rien de moins, que sur le requin bleu, qui passait par la grotte. Je me mis dos à la roche prêt à lui lancer une attaque sur le museau, mais pire que tout, il m'ignora et mon copain le goéland avait disparu. J'étais l'intrus c'était normal, ils étaient chez eux.

Je rentrais donc chez moi à la côte, quelques temps après ce n'était pas calme Malmousque. Etant assis sur les galets de la plagette, à l'abri du gros mistral, on voit une femme qui se met à l'eau et nageait vers les îles et un moment après, on ne la voyait plus revenir. Je scrutais sous les îles, si je l'apercevais et je vis une tête qui dépassait de l'eau, elle avait l'air d'essayer d'aller sur l'île du Pendu sans y parvenir, je dis au copain, « je crois qu'elle est en passe de se noyer », il n'y croyait pas.

Je me mis à l'eau et me dirigeais vers elle. Effectivement, elle était épuisée par « le courant tournant » de l'île, c'était très loin pour la ramener, selon la technique de sauvetage. Elle était tout à fait consciente, je la ramenaient selon les règles, sur la plagette de l'île de Pendu, pour qu'elle se repose. Quelque temps après, elle avait froid et ne se sentait pas de nager jusqu'à Malmousque. Je lui dis « Accrochez-vous à mon cou et vous m'aidez avec votre battement de pieds et moi je nage la brasse ». Ce fut très dur mais je finis par la ramener saine et sauve. Elle a eu des tremblements nerveux pendant trois quarts d'heure, c'était le choc.

Elle ne savait pas comment me remercier, je lui répondis que c'était normal, au titre de la solidarité maritime. Modestement, je venais de sauver ma première vie sans matériel de navigateur !!!

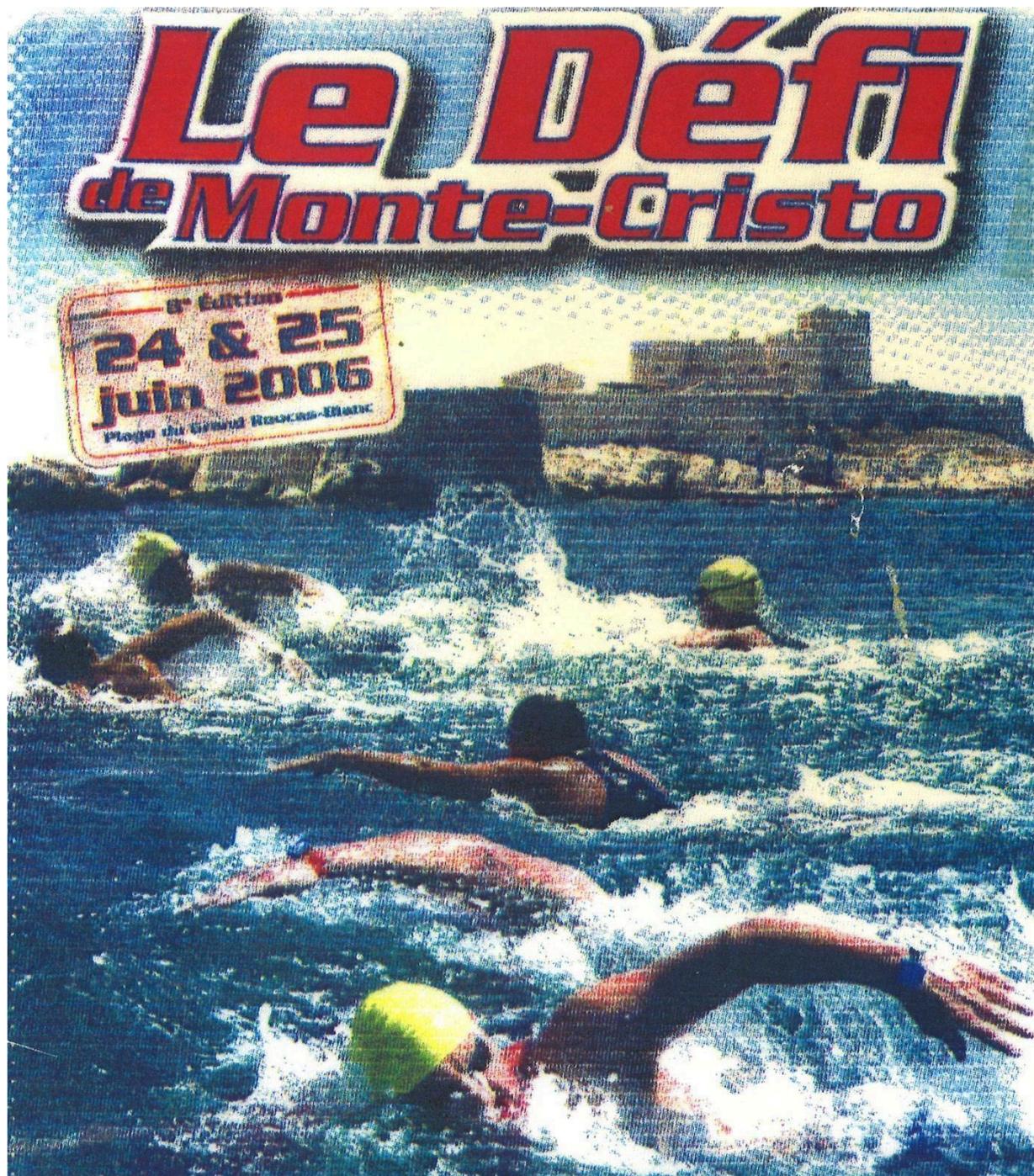
Dans un autre domaine, je ne pouvais pas me faire au camping-car, une bonne partie de ma santé était revenue, grâce aussi à un kiné hors norme Didier Brissaud. Tant est si bien que j'eus l'idée d'échanger le camping-car contre un bateau car, sur le montant de la vente de ce dernier, j'aurais perdu pas mal d'argent.

Je cherchais longtemps sur les journaux spécialisés et finalement je finis par trouver un Jeanneau Ginn Fizz avec la place à Gruissan, il y avait beaucoup de remises en état à faire puisque le propriétaire le louait à quai aux touristes mais c'était un « deal », on ne discute pas, on est d'accord ou pas. Je finis l'opération et me fixai un objectif, celui une fois le bateau remis en état d'aller à Formantera, l'île des baléares, qui était encore à l'état vierge, fin de mon séjour heureux à Gruissan ;

Je continuais mon entraînement en mer et faisais chaque année tous les mois de juin la course du Monté cristo. Pour la petite histoire, mon meilleur temps était de 1h40 et 150<sup>ème</sup> sur 700. Mes amis maîtres-nageurs me mettaient 15 à 20 minutes en combi, ce qui me fit gagner de la vitesse !!



PÉPÉ LE MOKO  
GINN FIZZ  
GRUISSAN



Vu le 3<sup>ème</sup> âge, je n'étais pas de taille, il fallait trouver une ruse et profiter de la connaissance de cette portion de mer. Dans les vents et les courants que je fréquentais depuis des années. J'établis pour le futur un parcours maritime par vent d'est établi.

Le départ du Monté cristo s'opérait déjà, dans le transport de nageurs, de la plage du Roucas à l'aide de la navette, qui emmenait tout le monde, au château d'If. Le départ était donné aux nageurs

avec palmes et ensuite aux nageurs sans palmes. En supposant qu'un jour il y ait du vent d'est, on pourrait se diriger vers le cap de l'île du Pendu, dans le passage de Malmousque cap sur les Prophètes. En utilisant le courant tournant d'est et les ondulations de la mer (houle) et en passant devant la plage de Malmousque pour recevoir les encouragements de mes amis et ensuite arriver à la Digue des Prophètes, je me dirigeais cette fois vers la plage du Roucas. Les vaguelettes écumantes ne seraient pas de face, le courant non plus, mais de dans les trois quarts et feraient beaucoup moins de résistance. Cap sur la bouée de la plage du Roucas.

Et si je gagnais le Monte Cristo ?! On peut rêver. Un mois de juin, la veille de la date de la course, il y avait du vent d'est, moyen établi, j'étais très excité et j'ai eu du mal à dormir. Le lendemain, les files de nageurs, en attendant la navette s'étaient constituées comme à l'habitude. Mais le départ se faisait attendre, au bout d'un long moment de stagnation, la sentence tomba, la course fut annulée par les autorités de la course. C'était trop dangereux pour les nageurs occasionnels, qui sont quand même nombreux.

Déception générale et adieu la stratégie. Je me consolais avec

« Pépé le Moko », oui c'était le nom de baptême du Gin Fizz qui avait une histoire. Il avait été immatriculé à Point à Pitre et de ce fait avait traversé l'Atlantique. Je voudrais préciser, je n'ai jamais choisi mes bateaux pour leur nom, ce n'est qu'en feuilletant tous les divers papiers d'immatriculation, que j'ai récupéré les noms de baptême, les divers propriétaires anciens. En général, les appelant du nom de leur femme ou de leurs enfants, en toute humilité on peut s'interroger sur les divers noms « Marie Raphael, Pourquoi pas, Ti Coyo, pépé Moko et pour finir Poséidon ». Je n'ai pas de réponse mais mon dernier projet avec Pépé le Moko n'a pas pu se réaliser, j'ai été victime d'un deuxième effondrement de ma santé à 64 ans.

Une très grosse opération des viscères et j'ai mis très longtemps à me pseudo remettre, les frais étaient devenus énormes à Gruissan et

j'ai été obligé de vendre Pépé le Moko, mais j'ai eu la chance que ce dernier ait pu avoir une deuxième vie.

Je l'ai vendu pour l'école des Glénans à Bonifacio et il participera à la formation de la jeunesse.

Mon histoire de mer se termine, ainsi que ma vie en tant que « terrien » de 80 ans. Bizarrement sur un « Neptune » voilier de 8m50 qui a été également l'objet d'un « deal ». Le bateau était, par de son propriétaire, « loué à quai », à des touristes et donc pas en état de marche. Je lui ai demandé de le ramener de Portmiou à Port de Bouc sans prospecter son état, puisque c'était un « deal ». Apparemment la boucle était bouclée et je finis ma vie cette fois sans être « très éloigné » de la mer, en étant bercé par elle, sur un bateau à quai !!!!

Remerciements aux personnes  
citées encore présentes ou  
absentes ...  
à la nature et aux animaux

**Georges PIANA**

Le 28/08/2023